



HAL
open science

Archanges héroïques ou la concordance morelle d'Emmanuel Mounier avec Philippe Muray

Jérémy Stoerkler

► **To cite this version:**

Jérémy Stoerkler. Archanges héroïques ou la concordance morelle d'Emmanuel Mounier avec Philippe Muray . Littératures. 2013. dumas-01139108

HAL Id: dumas-01139108

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01139108v1>

Submitted on 25 Jan 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ARCHANGES HÉROÏQUES

*Ou la concordance morelle
d'Emmanuel Mounier
avec Philippe Muray*

Emmanuel Mounier (1905-1950)

Philosophe catholique de la première moitié du 20^{ème} siècle, Emmanuel Mounier, très fier de ses origines paysannes, fait sa thèse sur le rationalisme de René Descartes. Il quitte bientôt le domaine universitaire pour se consacrer à des œuvres de charité et à la revue *Esprit* qu'il fonde en 1932, dans laquelle il commence par publier son fameux article *Refaire la Renaissance*. Selon lui, la modernité fait politiquement erreur à gauche comme à droite. Il s'intéresse, commente et synthétise le communisme, l'existentialisme, l'anarchisme et le personnalisme, personnalisme auquel il adhère avec suffisamment de magnanimité pour traiter équitablement de ses versions agnostiques. Il juge qu'on trouve notamment dans l'anarchisme des hommes et des femmes autonomes et responsables, capables de valoriser réellement la personne, ce qui lui vaut l'étiquette « d'anarchiste chrétien » sans pour autant qu'il se positionnât ainsi. Quant à l'avenir, Emmanuel Mounier démarche, selon ses propres termes, en « optimiste tragique ».

Philippe Muray (1945-2006)

Né de parents grands amateurs des Lettres, nourri de littérature durant toute sa vie, et ayant écrit quelques romans et de l'antipoésie tout en se consacrant à un vaste essai romanesque sur la modernité, Philippe Muray postule que dans un monde rendu irréel par les médias et la fête, la littérature doit se donner pour tâche de manifester ce qui l'empêche de se déployer. On connaît peu de choses de sa biographie, sinon qu'il vécut de sa plume dans divers magazines et revues, ainsi qu'en publiant des romans policiers sous pseudonyme. Il fait du 19^{ème} siècle une notion à part entière, rassemblant diverses intuitions critiques et historiques en littérature, pour dire que nous ne l'avons jamais moralement quitté. Ainsi l'a-t-on souvent qualifié de conservateur et de réactionnaire, ce dont il se défendit toujours. Quant à l'avenir, Philippe Muray démarche en pessimiste mais, loin de sombrer dans le désarroi, il romance tout cela de façon comique. — Absolument rien ne permet de dire que Philippe Muray connut l'œuvre d'Emmanuel Mounier : il ne le cita ni n'en parla jamais.

Sommaire

<i>Préface</i>	4
Contexture	6
L'Art et son œuvre.....	7
La « Moralité » de l'art.....	9
La Virtuosité et sa performance.....	11
Virtuosité contre Rentabilité.....	12
Antimodernité	14
Préambule.....	15
Péché originel.....	17
Pessimisme.....	21
Sublime.....	25
Anti-Lumières, Contre-Révolution et Vitupération.....	29
Démodernité	35
Préambule.....	36
Père éternel.....	38
Dramatisme.....	42
Fantasmes.....	46
Pro-Renaissance, Non-Retour et Résurrection.....	53
Ouverture	59
La Pragmatique : une focalisation négative.....	60
Récapitulation critique : non-conformisme et responsabilisation historique.....	63
L'Avènement de la rémodernité :	
un paramondialisme sensé.....	65
<i>Sources</i>	67

Préface

Si nous devons reprendre la rédaction de cette étude avec le recul, nous ne compliquerions pas tant la tâche au lecteur avec la *Contexture*, et nous la lui faciliterions même en énonçant clairement ce que nous avons fait : une critique thématique des mœurs, armée d'une psychocritique d'inspiration nietzschéenne s'apparentant à une *morologie* — étude de mœurs, donc.

Le problème, vient de ce que nous ne pouvons pas bien savoir ce que nous faisons, au moment où nous l'entamions, à cause des nécessaires tâtonnements à l'aveuglette du chercheur qui *sent* qu'il tient quelque chose sans bien pouvoir le nommer — et, en conséquence, en en faisant un emploi méthodologique quasiment intuitif. Voilà pourquoi on trouvera tant de circonvolutions, utiles en ce que nous tentions de saisir notre objet.

Pour le moment, nous pouvons affirmer que la pragmatique s'avéra nécessaire : Nietzsche *déploie* une pragmatique de la volonté de puissance. Volonté de puissance qui, en tant que pulsion (rien à voir avec la classique recherche du pouvoir), produit une psychologie des profondeurs immoraliste —

— de sorte que, pour finir, nous disons avoir décelé la même dynamique morelle chez Mounier et Muray : un sentiment de puissance qui a l'archange héroïque pour allégorie, qui dépasse l'antimodernité dans la « démodernité » voire la « rémodernité », grâce à son *paramondialisme*.

Jérémy Stoerkler
À Pau, hiver 2014

« Pour comprendre le monde, il faut parfois s'en détourner ; pour mieux servir les hommes, les tenir un moment à distance. Mais où trouver la solitude nécessaire à la force, la longue respiration où l'esprit se rassemble et le courage se mesure ? »

– Albert Camus, in *L'Été*, « *Le Minotaure ou la halte d'Oran* », Gallimard, Folio, 1959, p.75

Contexture

**la littérature
comme fait « moral »**

L'Art et son œuvre

Conscient qu'il existe d'autres façons d'approcher le texte, nous proposerons ici notre référentiel, tant théorique que pratique. Nous partirons d'une définition générale de l'art afin de fonder notre démarche critique en littérature, car il nous semble en effet impensable de commencer autrement — à un niveau moins global que celui-ci.

Et nous définissons l'art par l'activité mettant en œuvre une perspective sur le réel, de quelque ordre tienne ce réel. D'une certaine façon et en suivant Friedrich Nietzsche (1844-1900), il se trouve que l'Humanité entière fait de l'art¹, dans la mesure où elle ne saurait se passer de perspectives sur le réel — il s'agit du perspectivisme nietzschéen : chaque aire, chaque groupe, chaque personne, porte en soi une perspective singulière, mais en définitive insaisissable rien qu'à cause de ses variations, bien qu'on se trouve en mesure d'élaborer des caractérisations anthropologiques².

Dans une acception commune toutefois, il va de soi que l'Humanité ne se trouve pas tout entière artiste, et puisque nous désignons par *activité* une action consciente — bien que mettant en jeu des forces inconscientes — nous devons ajouter que l'art correspond à un moment spécifique de l'expérience humaine, dont le cœur et la finalité font *œuvre*.

L'artiste œuvre, quand l'artisan se trouve à *l'ouvrage* et l'industriel à *la fabrique* ; l'artiste crée une œuvre, quand l'artisan crée *une pièce* et l'industriel *un produit* — entendant par *création* toute activité de transformation consciente, bien que mettant en jeu des forces inconscientes. Pour nous, la création représente pour l'homme ce que Karl Marx (1818-1883) appelle *le travail* : son propre, sa source d'aliénation — quand il n'en maîtrise aucun terme — autant que d'émancipation — quand il en maîtrise un nombre satisfaisant de termes.

Au-delà, la création fait appel à la créativité, la créativité à l'imagination, et l'imagination à l'imaginaire. Or l'imaginaire se trouve fondamental à l'existence humaine, source de toutes nos entreprises, des plus routinières — au-dessus du réflexe — jusqu'aux plus surhumaines — en-deçà du divin. Cela fait le génie de l'espèce.

Dès lors, en quoi consiste l'œuvre ? — Nous voyons que le cœur et la finalité de la création artistique, correspond à l'œuvre — quand le cœur de la création artisanale correspond à l'ouvrage et sa finalité à la pièce, ainsi que le cœur de la création industrielle correspond à la fabrique et sa finalité au produit : les trois font l'objet d'une publication voire d'une commercialisation, et nous posons qu'il n'y a ni œuvre, ni pièce, ni produit sans publication, mais uniquement affaires personnelles³. Bref, nous posons que l'art — avec l'artisanat et l'industrie — doit nécessairement se trouver socialisé pour exister en tant qu'art — ou artisanat et industrie. Plus que les deux autres, l'art dépend d'une reconnaissance et d'une valorisation sans lesquelles il ne correspond à rien, réduit à son insignifiante matérialité. Reconnaissance et valorisation à haut niveau : voilà déjà une première spécificité de l'art sur ses deux frères créatifs.

Une autre spécificité de l'artiste, en sus, tient *d'œuvrer à l'œuvre* : il y a quelque chose d'autotélique là-dedans qui change tout par rapport à l'artisanat et à l'industrie. Cela vient de ce que, dans l'art, il y a consubstantialité du *créer* et du *créé* — alors que, dans l'artisanat et l'industrie, le *créer* et le *créé* s'avèrent distincts : le goût que l'artisan a à l'ouvrage fait tout l'intérêt de « la beauté du geste » et de cet artisanat qu'on dit « d'art », la fougue entrepreneuriale de l'industriel fait

1 in *Humain, trop humain II*, §§174 et 175

2 in *Humain, trop humain II*, §23, *le Gai savoir*, §§7 et 353, *Ainsi parlait Zarathoustra*, « Des Tables anciennes et nouvelles », *Par-delà bien et mal*, §§34, 186 et 224

3 Par exemples, tant que les poèmes d'Emily Dickinson restaient dans ses tiroirs, ils se trouvaient affaires personnelles ; mais quand Franz Kafka lisait ses textes à des amis, voilà déjà qu'ils faisaient œuvres.

aussi « la passion du métier » et les prises de risques dans l'innovation relèvent bien « d'un certain art », mais ni l'artisan ni l'industriel n'atteignent le degré autotélique de l'artiste, la nécessité intrinsèque du haut niveau de reconnaissance et de valorisation.

Alors ? — Nous en revenons à notre première question : *en quoi consiste l'œuvre ?* — Et, puisque l'œuvre constitue « une action autotélique socialisée nécessitant reconnaissance et valorisation », puisque son *créer* se confond avec son *créé*, nous concluons — sans surprise — que l'artiste « y met du sien » plus que l'artisan et bien plus que l'industriel. Autant dire qu'il *communique son autotélisme*.

Ce qui intéresse l'artisan, consiste en *la démarche* ; l'industriel se montre intéressé par *l'opportunité* ; l'artiste, lui, recherche *l'œuvre* — dont la démarche ou l'opportunité font intrinsèquement partie en art contemporain — si bien que l'œuvre contient un rapport plus personnel avec son créateur, que la pièce ou le produit — plus impersonnels, plus neutres, plus factuels quant à eux. L'œuvre, sans se passer d'impersonnalité, ni de neutralité, ni de factualité, se trouve nécessairement personnelle, partielle et morale. Par elle-même, elle correspond à « un objet subjectivé », et le plus subjectivé qui puisse se faire, ou « un sujet objectivé » — selon les règles de l'art, dans l'esprit créatif singulier de l'artiste qui la créa. Nous la qualifierons donc d'*interjective*, ou tout aussi bien d'*interjet*.

Les œuvres, tant qu'elles traversent le temps, semblent posséder toutes les qualités des essences platoniciennes : uniques, indivisibles et incorruptibles. Mais elles ne les possèdent que de prime abord, puisque, évidemment, elles se trouvent corrompues par le temps et qu'elles n'ont rien d'idéalités pures ; elles correspondent bien à des matérialités disparates, qui non seulement *mettent en œuvre* la perspective du (de leurs) créateur(s) sur le réel, mais en plus se trouvent *mises en perspective* par leurs récepteurs ; notamment au plan de la reconnaissance et de la valorisation. Bref, il s'agit autotéliquement de « prismes communicationnels » ou *objets intersubjectifs*, parce qu'à double titre *interjectivés*.

À noter que le rôle du récepteur ou la corruption de la matière qu'un certain art met en œuvre — particulièrement dans le *happening* — n'affectent pas cette définition de l'œuvre : *l'interjection* du créateur y inclut ces paramètres. Donc en réalité, l'art, pour rester art, ne peut jamais disparaître de la société⁴.

4 Il fait partie du monde humain des œuvres, au sens de Hannah Arendt, in *Condition de l'Homme moderne*.

La « Moralité » de l'art

Interjective, l'œuvre se trouve personnelle (attachée à un créateur), partielle (*mettant en œuvre* une perspective sur le réel, de par sa personnalité) et morale (au moins en ce qu'elle impacte sur les mœurs, de par sa personnalité et sa partialité). Ce qui dit bien en définitive, que l'œuvre se trouve notoirement morale, mais le dire sans moralisme : nous suivons la pensée de Nietzsche, qui se pose en immoraliste pour nous libérer de l'illusion *moralisatrice*, par laquelle tous les censeurs s'appliquent à condamner les œuvres et, partant, les artistes : Pascal rend anonymes ses *Provinciales* par temps absolutistes, Diderot use d'ironie quant à lui, Hugo vit en exil par temps impériaux, chacun à cause du moralisme, moralisateur. Pour eux, il s'agissait d'enjeux bien réels qui nous font désormais sourire, sous nos latitudes démocratisées, individualistes, relativistes, voire nihilistes selon Tzvetan Todorov (1939-...), mais qui assurément ne font jamais rire que les cyniques dans la Russie de Poutine et la Chine de Jintao. Bref, l'œuvre se trouve intrinsèquement morale, en ce sens qu'elle *met en œuvre* différents ordres de valeurs⁵.

Aussi, tous ordres confondus, l'œuvre provoque-t-elle l'impact moral le plus élevé qui se puisse faire — impact sur les mœurs ou, si l'on préfère, impact « *morel*⁶ ». Car non seulement l'œuvre correspond-elle au fruit de valeurs techniques (les règles de l'art), mais encore des valeurs d'une pratique aussi ouverte que possible (la création artistique), des valeurs d'une expérience individuelle (connaissances et compétences), des valeurs d'un moment particulier dont la mémoire et la futurition font complètement partie (*zeitgeist, weltanschauung*), des valeurs d'une personne enfin (culture), et des valeurs de sa durée (maturation critique). L'œuvre, interjective, constitue donc une *moralité concrète*, dans le sens nietzschéen que nous développons — au vrai, sur cette « *morelleté*⁷ » s'exerce toute théorie et toute critique d'art.

Mais avant d'aller plus loin, nous ferons cette remarque anthropologique que si l'Humanité entière fait de l'art — non seulement au sens empiriste de création artistique, mais bien au sens perspectiviste nietzschéen — l'anthropologie entière s'applique purement et simplement à comprendre les mœurs humaines, ou tous les faits « *morels* », toutes les « *morelletés* », matériellement constitutives des mœurs, qu'on n'observe jamais que dans leurs réalisations artistiques, artisanales, industrielles, mais encore relationnelles, légales, institutionnelles, commerciales, spirituelles, etc. Leurs matérialités s'avèrent morales par elles-mêmes, et l'on peut dire que sans cette matérialité, il n'y aurait pas de moralité. La culture ou la civilisation aux sens larges, dont l'art fait naturellement partie, se trouvent, pour parler avec les anthropologues, des faits *sociotechniques*. Bref, des *morelletés*⁸.

Sans pouvoir nous passer de nos propres valeurs mais en nous posant bel et bien en immoralistes, nous donnons raison à Nietzsche, ce qui signifie que toute l'anthropologie se révèle comme *éthologie*⁹ *humaine*, un *post-nietzschéisme scientifique* ou une *science zarathoustrienne*, à savoir

5 Par *valeur*, nous entendons « ligne de force » ainsi que le suggère l'étymon latin *valere*. En littérature, une valeur constitue un point remarquable pour le critique ; points que nous signalons *infra*.

6 *Morel* : du latin *mors*, les mœurs. Nous disons « *morel* » pour écarter la notion de jugement contenu dans « *moral* ». Nous pourrions dire bonnement *cultuel*, si ce terme de *culture* ne neutralisait pas contre-productivement la portée de ce que nous souhaitons signifier.

7 *Morelleté* : substantivation de l'adjectif *morel*. La *morelleté* constitue un fait anthropologique, sociotechnique, une « *moralité concrète* » dans le sens nietzschéen que nous avons développé.

8 « [...] au moins jusqu'au XIX^{ème} siècle, le témoignage écrit — manuscrit ou imprimé, pour une destination publique ou privée — était encore la seule source d'information, et très précieuse pour cette raison même. On doit donc se garder de mépriser, parce que nous avons été formés dans l'ère du soupçon sarautienne, la fonction testimoniale de la littérature. » in *L'Histoire littéraire*, p.155 — *fonction éminemment morelle*.

9 Du grec ancien : *ithos* les mœurs, et *logos* la parole, le discours, la raison, le verbe, la logique, la science, la connaissance.

science des mœurs. Et cette science par-delà bien et mal nous égaie, car il ne s'agit plus ni de censurer, ni d'intenter quelque procès à l'art, ni non plus d'exclure toute considération extrinsèque à l'œuvre, mais bien de dire enfin que l'art impacte concrètement sur les mœurs plus vigoureusement que n'importe quel domaine ; que la volonté de puissance artistique tient en cela, et rien d'autre.

La Virtuosité et sa performance

Une autre définition correspondant à l'œuvre donnerait donc *un hapax morel*. Ce qui fait le chef-d'œuvre, consiste en *sa densité morelle* : sa *sur-value*. Et cette *sur-value* du chef-d'œuvre se retrouve à tous les niveaux de valeur. Cela signifie que l'artiste, tous les artistes, recherche(nt) *une virtuosité* (de *virtu*, la *vertu*, la valeur) et dire que la quête artistique s'appelle bien *virtuose*, de quelque art s'agisse-t-il¹⁰.

Cela signifie aussi, que ce que le récepteur attentif recherche dans l'art, correspond à la rencontre avec cette virtuosité interjectivée, car elle conjugue tous les niveaux précités. Ce qui ne favorise aucune approche spécifique de l'œuvre, mais bien son analyse plurielle et sa synthèse intuitive, à savoir : les valeurs de sa technicité (forme, structure), les valeurs de sa tournure (genre, style, registre, public), les valeurs de sa teneur (thème, fond, contenu), les valeurs de son mouvement (philosophique, politique, idéologique, historique, sociologique), les valeurs de son affirmation (positionnement, détermination), les valeurs de son sens (finalité, intention, objectif, but).

Le chef-d'œuvre, virtuose entre les virtuosités, fait donc preuve de virtuosité — plan esthétique — du fait des valeurs — plan éthique. Bref, l'éthique constitue l'« âme » de l'esthétique et réciproquement l'esthétique le « corps » de l'éthique¹¹, parce que l'éthique constitue l'évaluation de la virtuosité, des valeurs, de la densité morelle, ayant posé que les valeurs mobilisées peuvent se trouver immorales au sens moralisateur : un fratricide dans *la Thébàïde*, la malséance du *Cid* avec Corneille, l'engagement libéral des contes de Voltaire, le cadavre d'*une Charogne* chez Baudelaire, l'ironie de Flaubert dans *Bouvard et Pécuchet*, la prose poétique des *Illuminations* de Rimbaud, des meurtres en série dans *le Ventre de Paris* pour Zola, une écriture blanche dans *l'Étranger* de Camus, etc. Dès lors, le chef-d'œuvre ne peut se comprendre qu'en tant que *performance morelle*.

Cette notion de « performance », que nous introduisons en critique littéraire, se trouve légitimée déjà par les *happenings* et le situationnisme, mais nous l'augmentons à tout type d'art et à toute œuvre : la bonne œuvre correspond toujours à l'œuvre virtuosément performante, ou tout autant l'œuvre morellement performante, l'œuvre mettant tous ses niveaux éthiques-esthétiques en œuvre au service d'une perspective sur le réel. La critique les discerne.

10 La virtuosité se trouvant définie en tant que *densité morelle*, *sur-value*, *condensation de valeurs*, non pas comme brio, maestria, ou spectaculaire.

11 Tout comme Dionysos donne « du grain à moudre » à Apollon et Apollon à Dionysos, in Nietzsche, *la Naissance de la tragédie*

Virtuosité contre Rentabilité

Nous pouvons maintenant entrer dans le vif de cette étude, à savoir la littérature, que nous définirons au sein de l'art, en tant que mise en œuvre d'une perspective sur le réel, par une performance virtuosement scripturale. Cela revient — rien de nouveau sous le soleil — à la littérature comme *ars scriptura*, art scriptural, de même qu'il y a art pictural, ou musical, ou sculptural, etc. Et nous réglons le problème de la limitation de ce domaine — la question de la différence entre l'écrit littéraire et non-littéraire — en disant qu'il a une frontière poreuse, dynamique, avec son *no man's land* aussi, tributaire de sa réception — chez Hippolyte Taine (1828-1893), il s'agit de la race, du moment et du lieu ; chez Hans Jauss (1921-1997) de son horizon d'attente. Pour le moment, nous pouvons dire que la littérature tient d'une écriture virtuosement plus performante que les autres, tandis que les autres écritures tendent à annuler la virtuosité au profit de la rentabilité, jusqu'aux langages de l'informatique.

Cela signifie qu'anthropologiquement, nous posons deux extrêmes. L'un, virtuose, peut aller jusqu'à subvertir l'autre (la rentabilité), tandis que la rentabilité pure peut bien nous épater et nous sembler « virtuose » par son *design*, qu'elle n'en demeure pas moins en manque de valeurs, jusqu'à provoquer l'anxiété chez certains (notamment exprimée par la science-fiction). Ainsi nous permettons-nous d'intégrer les philosophes en littérature, à commencer par Nietzsche, à l'instar de Montaigne. Or Heidegger exprimait déjà ce fait, que la philosophie correspond à une forme de la poésie. Un Spinoza même, dans son *Éthique*, s'adonne de notre avis, à un extraordinaire exercice virtuose, en inventant un discours théorématique.

Voilà donc qui justifie notre choix d'Emmanuel Mounier dans ce travail¹². En outre, de même que nous avons intégré la philosophie à la littérature, nous y incluons la critique qui ne revient jamais qu'à un exercice virtuose à partir des œuvres — cette étude comme n'importe quel autre travail critique¹³. Voilà encore qui justifie notre choix d'étudier parallèlement Philippe Muray¹⁴.

Or, la morelleté des œuvres telle que sus-définie, tributaire de leur performance virtuose, conduit au choix de la pragmatique comme méthode. Car la littérature, communication artistique, mobilise des inférences liées à toute l'expérience humaine, dialogismes qui participent de l'interjectivité de l'œuvre¹⁵.

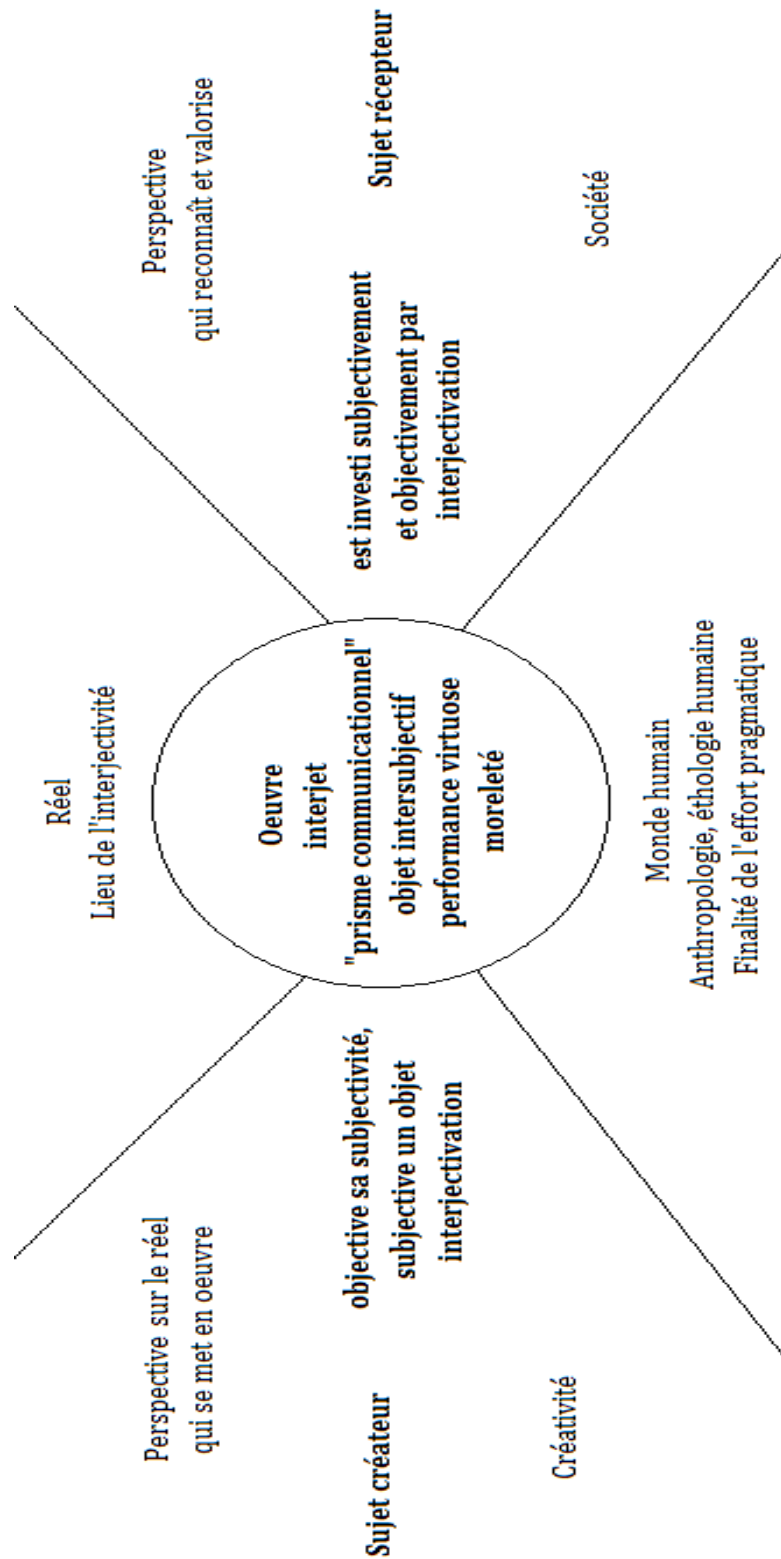
12 Sans parler du fait que, dans sa vie, un écrivain se trouvera décisif pour lui : « Après la mort de Georges Barthélémy, Mounier est en proie à une tristesse sans fond. Il hésite sur son avenir. [...] Il lui faut retrouver la joie de vivre. Et cette joie, c'est Péguy qui la lui donne. Pendant les vacances de Noël 1928-1929, il se met à lire l'œuvre en prose de ce dernier. Cette lecture le bouleverse. » in *Petite vie d'Emmanuel Mounier*, p.33

13 Non, le critique ne revient pas à un écrivain raté : mais à un écrivain *autre*.

14 « Pour commencer, Muray n'est pas un penseur. Il ne se prétend ni philosophe, ni idéologue, mais écrivain. Muray ne cherche pas à faire école. Son objectif, l'horizon qui détermine son écriture, correspond à celui de la littérature. Si le temps présent, que nous désignons désormais par le doux nom d'« actualité », occupe tant de place dans ses ouvrages, [c'est] parce que ce temps présent constitue la *matière* exclusive de son œuvre. » in *L'Invention de Philippe Muray*, p.10

15 « [...] selon [Christian Jouhaud, Dinah Ribard et Nicolas Schapira], puisque toute représentation de l'histoire implique une mise en discours et un travail d'écriture, il n'y a absolument aucune raison de moins se méfier du document que du texte canonique ni de dénier *a priori* à l'un des deux soit un intérêt historique, soit une valeur littéraire. Si un simple témoignage nécessite les compétences et la lucidité réflexive qu'on attend de la littérature, il n'y a plus de difficulté, en retour, à admettre la nature documentaire de tout texte littéraire. » in *L'Histoire littéraire*, pp.156-157

Schéma récapitulatif de la pragmatique perspectiviste



Nota bene : situer la finalité de l'effort pragmatique dans le réel, lieu de l'interjectivité, signifie bien que notre critique se trouve *transcendamment immanente*, ou *immanemment transcendante*¹⁶.

16 in *Épilogue*, « *La Pragmatique*, après le parcours didactique de notre étude, à ce sujet.

Antimodernité

**Mounier, Muray,
oiseaux de malheur**

Préambule

Du *Prologue* et du choix de cette méthode pragmatique qui précèdent, nous pourrions ne retenir qu'une chose, et la voici : la littérature *et* le monde, ça n'existe pas. Mais existent la littérature *dans* le monde, la littérature *saisie par les logiques* du monde, la littérature *en tant que prisme* du monde, le monde *dans* la littérature, le monde *saisi par le discours* de la littérature¹⁷.

Or en définitive, ces items ne se distinguent que pour le mathématicien qui a besoin de modéliser, tracer des flèches schématiques pour établir des relations abstraites. De fait, les cinq items n'en constituent qu'un seul : pragmatique. Un critique littéraire tel qu'Antoine Compagnon ne contredirait d'ailleurs pas frontalement cette affirmation, puisqu'avec ses *Antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, qu'a-t-il fait sinon embrasser le monde par la littérature et la littérature par le monde, afin d'établir une pragmatique de l'antimoderne ? Ne citons qu'un exemple, mobilisant N inférences contextuelles :

[...] les antimodernes ne sont jamais des conservateurs traditionnels, de famille. C'est pourquoi l'antimodernité n'est nullement incompatible avec des comportements qui soient tout sauf conservateurs (leur apolitisme esthétique, leur refus de l'engagement n'exclut pas leur civisme). Il y a chez les antimodernes une fêlure et une indiscipline inaliénables qui en font le contraire des centristes, car la droite les pense de gauche, et la gauche de droite. Hors place, ils perdent sur les deux tableaux, avant de transformer leur échec en gain.¹⁸

Or Albert Camus, cité en exergue de cette étude, pose un cadre et une question :

Pour comprendre le monde, il faut parfois s'en détourner ; pour mieux servir les hommes, les tenir un moment à distance. Mais où trouver la solitude nécessaire à la force, la longue respiration où l'esprit se rassemble et le courage se mesure ?¹⁹

Ces éléments ont quelque chose en commun avec le dégoût, car la fréquentation des Hommes empêcherait « la solitude nécessaire à la force, la longue respiration où l'esprit se rassemble et le courage se mesure²⁰ » pour lesquels Camus²¹ a parfois du goût.

Or, Antoine Compagnon énonce dans ses *Antimodernes* :

Les antimodernes sont avant tout des écrivains pris dans le courant moderne et répugnant à ce courant.²²

Albert Camus répugnait-il à « ce courant » ? — Probablement pas, mais cette étude ne permet pas d'en discuter²³. Ce que nous désirons affirmer avant de le démontrer, tient de ce que notre exergue

17 À noter que, bien que les catégories qui viennent ne nous apparaissent plus si pertinentes dans la mesure où nous privilégions l'interjectivité, par « monde » nous entendons autant la subjectivité des Hommes que l'objectivité de ce qui les environne — y compris inconsciemment.

18 *Les Antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, p.446

19 *L'Été, « Le Minotaure ou la halte d'Oran »*, Gallimard, Folio, 1959, p.75

20 *Idem*.

21 Ou du moins son narrateur, bien que le recueil laisse penser que l'auteur parle en son nom.

22 *Les Antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, p.18

23 Ce fera l'objet d'une étude spécifique.

se trouve à la croisée d'Emmanuel Mounier et Philippe Muray dans l'Histoire littéraire : le premier ne tient personne à distance, au contraire, d'après le civisme, la fêlure et l'indiscipline inaliénables évoqués plus haut par Compagnon ; le second cherche à se défaire de tous autant que possible, d'après « un conservatisme » qui n'a rien « de famille²⁴ », et de même la fêlure et l'indiscipline inaliénables ; les deux toutefois, au contraire de Camus, se situent « hors place, perdant sur les deux tableaux, avant de transformer leur échec en gain²⁵ », « pris dans le courant moderne et répugnant à ce courant²⁶ » mais cherchant à son instar « la solitude nécessaire à la force, la longue respiration où l'esprit se rassemble et le courage se mesure²⁷ ».

Ainsi avons-nous trouvé de l'antimodernité chez Emmanuel Mounier comme chez Philippe Muray — du moins, si par *antimoderne* l'on s'accorde sur le profilage d'Antoine Compagnon, qui dégagea six caractéristiques que nous allons reprendre dans la suite : le Pêché originel ; le Pessimisme ; le Sublime ; les Anti-Lumières, la Contre-Révolution et la Vitupération que nous traiterons toutes trois ensemble — toutefois, nos auteurs vont au-delà.

24 *Les Antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, p.446

25 *Idem*.

26 *Ibid*, p.18

27 *L'Été*, « *Le Minotaure ou la halte d'Oran* », Gallimard, Folio, 1959, p.75

Péché originel

Première caractéristique de l'antimodernité que nous allons aborder : le péché originel, et plus précisément l'adhésion à ce péché.

Le seul progrès digne de ce nom ne serait pas un progrès technique, mais un progrès moral [...]²⁸

En effet, religieusement ou métaphysiquement, l'adhésion au péché originel fonde une vision de l'Humanité — vision éminemment chrétienne — qui interdit de se réjouir trop vite pour les Hommes du moment qu'ils trouvent quelque solution à leurs problèmes, par la ressouvenance et la conscience bien ancrée de la Chute, par laquelle toute déchéance se présente encore possiblement, du moment qu'on ne soutient aucun effort moral. Le reste se trouve accessoire, notamment le progrès technique. Or Emmanuel Mounier et Philippe Muray se disent tous deux catholiques.

Le premier par exemple, entame ainsi le plus célèbre de ces essais — qui correspond aussi au premier de ses articles dans la revue *Esprit* qu'il fonda en 1932 : « Nous disons : Primauté du spirituel [...] » et puis à peine plus loin :

C'est le cri que vous écouterez, puisque la parole ne déchire plus les cieux et le cœur. Le cri est impur, je sais bien ; mais les cœurs aussi, et le dard de la pureté ne pénètre plus vos cœurs impurs.²⁹

Les citations qui précèdent, après le titre de l'essai et Charles Péguy en exergue³⁰, commencent une partie intitulée « I. Par-delà la crise ». Alors ? — Cela se passe en 1932, trois ans après la crise économique de 1929 dont les effets se propagent en Europe ; en politique, les Soviétiques arrivèrent au pouvoir depuis longtemps et le communisme se répand en idéologie contre-point du capitalisme libéral ; pour bien des Français, le communisme apparaît comme une solution désirable³¹, au point que même l'avant-garde littéraire du surréalisme le valorise³². Ainsi, pour Mounier, « I. Par-delà la crise » a la dimension d'une civilisation — la nôtre au début du 20^{ème} siècle — et il cherchera à en trouver les causes plus tard, dans une partie intitulée « III. Les visages de Judas », référence biblique entre toutes.

« Nous disons : Primauté du spirituel [...] »³³ — Ces premiers mots posent une assertion, suivie d'une phrase nominale au plan locutoire. Mais déjà le double-point succède de la majuscule (alors que par ailleurs Mounier n'a pas pour habitude d'en mettre après cette marque de ponctuation) donnent du poids à la diction. Le pronom pluriel de première personne même ne renvoie pas si certainement à l'auteur, dans la mesure où dans l'avant-propos (déjà cité précédemment) il écrit : « La signature isolée d'un auteur est toujours à quelque degré trompeuse : toute une partie de ma génération se tient à côté de la mienne. »³⁴

28 *Les Antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, p.88

29 *Refaire la Renaissance*, « *Refaire la Renaissance* », p.37

30 Sans référence : « La révolution sera morale ou elle ne sera pas. »

31 Ainsi bientôt d'un Jean-Paul Sartre fort reconnu.

32 Par exemple André Breton, dans son *Manifeste du surréalisme*, dont le titre contient déjà toute une référence.

33 *Refaire la Renaissance*, « *Refaire la Renaissance* », p.37

34 *Refaire la renaissance*, « *Avant-Propos* », p.28

Voilà donc que cette « Primauté » majuscule « du spirituel » fonde absolument sa démarche, et la fonde si bien qu'il la met aussitôt en pratique, puisqu'il estime qu'elle doit jeter l'Homme dans l'intranquillité — à commencer exemplairement par la sienne : « C'est le cri que vous écouterez, puisque la parole ne déchire plus les cieux et le cœur. Le cri est impur, je sais bien [...] »³⁵ : intranquillité de devoir se rendre à l'impureté, mais l'impureté pullule partout, cela appert à travers la redondance de l'emploi de la notion.

Intranquillité, impureté, d'où cela vient-il, sinon d'une culpabilité énorme face à la situation du monde, inhérente au péché originel ?

À la base de l'antimoderne se trouve la foi dans le péché originel, tandis que la décadence moderne, sous tous ses aspects, résulte de l'abjuration de cette foi.³⁶

Dans un essai daté de 1933 intitulé *Confessions pour nous autres chrétiens*, après Péguy³⁷ encore en exergue, Mounier écrit :

On attend celui qui aura le courage. Mais surtout on limite son regard, pour ne voir qu'une zone de la plaie, puis on y verse l'huile des pensées consolantes. Tant de braves gens, tout de même [...]

On voit bien que le monde va mal. Et l'on ne plaint pas les anathèmes sur la cité perdue. Mais il est évident que nous n'y sommes pour rien. N'avons-nous pas la vérité ? Moi, négociant en drap, je paye mes fournisseurs, déclare mes bénéfices et n'ai point de démêlés avec la police. Alors n'est-ce pas les autres.³⁸

Première chose qui saute aux yeux : l'emploi massif du pronom indéfini. Et puis, l'emploi subtil du discours indirect libre, au point que l'ambiguïté se présente dans toutes les phrases de savoir s'il traite de constats ou bien s'il met en scène des discours autres : « On attend celui qui aura le courage ; Tant de braves gens, tout de même ; On voit bien que le monde va mal ; il est évident que nous n'y sommes pour rien ; N'avons-nous pas la vérité ? ; Moi, négociant en drap ; Alors n'est-ce pas les autres. »³⁹ Situation indécidable, au point qu'on en déduise qu'il s'agit des deux : de constats et de mises en scènes.

Mounier parle de ses coreligionnaires et de lui-même avec une ironie grinçante : le fait qu'on ne puisse distinguer son propos des discours autres nous oblige à conclure qu'il se sent tout autant coupable : le *on* plonge le chrétien dans une masse indifférenciée où il deviendrait difficile de le dire « à la ressemblance de Dieu » : « Les illusions modernes se déduiraient ainsi de la méconnaissance du péché originel.⁴⁰ »

Or Mounier traite bien d'aveuglement et de mauvaise foi, de sorte que plus tard un Philippe Muray dise dans un entretien avec la journaliste Élisabeth Lévy :

Pour être clair, je dirai que la France a un passé chrétien et judéo-chrétien, et catholique, et même judéo-catholique ; et que je souhaiterais vivement, c'est un euphémisme, qu'elle le garde,

35 *Ibid*, p.37

36 *Les Antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, p.88

37 Sans référence : « Seigneur, qui les avez pétris de cette terre, / Ne vous étonnez pas qu'ils soient trouvés terreux. »

38 *Refaire la Renaissance, « Confessions pour nous autres chrétiens »*, p.307

39 *Idem*.

40 *Les Antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, pp.89

qu'elle le fasse prospérer et qu'il soit aussi non seulement son présent, mais son avenir. Mais ce ne sont bien entendu là que des vœux pieux. La destruction se poursuit irrésistiblement.⁴¹

Là encore, nous trouvons que « la décadence moderne » provient de « l'abjuration de cette foi »⁴². Mais aussi une caractéristique supplémentaire de l'antimoderne :

On ne saurait mieux définir l'antimoderne comme moderne, pris dans le mouvement de l'histoire mais incapable de faire le deuil du passé.⁴³

Nous observons une accumulation et une gradation dans la citation de Muray, qui produit comme un effet de syncope physiologique à la lecture — notamment à haute voix (il s'agit d'un entretien retravaillé à l'écrit ultérieurement) : « et ... et ... et même ... et que ... que ... que ... et que ... non seulement ... mais aussi ... » Survient alors un autre emploi de l'adverbe *mais*. Cumulatif précédemment, il devient adversatif : « Mais ce ne sont bien entendu là que des vœux pieux. La destruction se poursuit irrésistiblement. »⁴⁴

Ce *mais* adversatif, doublé de la réduction (« ce ne sont que ») et de la connotation de l'expression « des vœux pieux » survient de façon déceptive. De plus, la locution « bien entendu » introduit illocutoirement une connivence avec l'interlocuteur. Cela signifie que Muray cherche à partager une déception qu'il éprouve d'abord lui-même. Déception par rapport à la « destruction » du monde, face à laquelle il ne sait que faire sinon écrire. De ce point de vue, l'usage qu'il fait de l'humour⁴⁵ correspond à un détour psychologique afin de ne pas crouler sous le poids de la culpabilité ; on le retrouve en filigrane dans l'adverbe « irrésistiblement » : alors que tout irait de mal en pis, ce devenir se montrerait aussi irrésistible qu'un désir irréprouvable. Désir irréprouvable qui lui appartient pour commencer :

En tant que judéo-croisé (et fier de l'être, je vous prie de le croire, comme jamais), donc ouvertement menacé de mort par un autre délire, celui des djihadistes, je vous jure que je préfère-rais ne pas avoir un judéo-croisé en chef aussi terrifiant [G.W. Bush].⁴⁶

Là encore, « les illusions modernes se déduiraient ainsi de la méconnaissance du péché originel. »⁴⁷ À mettre en relation avec cet extrait du *XIX^{ème} siècle à travers les âges*⁴⁸ :

Si la mort doit devenir Dieu, et mieux encore la Déesse, la vraie *Godess* des temps modernes, il importe de bien démontrer [pour les modernes] qu'il n'y avait rien du tout avant l'innocence de l'être qui va en devenir le vrai sujet. L'être-pour-la-mort, voilà, finitude obligatoire, mais d'abord qu'il soit sans péché ! Qu'on l'ait débarrassé de ce poids, cet obscur fardeau, ce rappel.⁴⁹

41 *Festivus, festivus, conversations avec Élisabeth Lévy*, « *La Fin du monde est reportée à une date antérieure* », p.462

42 *Les Antimodernes*, de Joseph de Maistre à Roland Barthes, p.88

43 *Ibid*, p.13

44 *Festivus, festivus, conversations avec Élisabeth Lévy*, « *La Fin du monde est reportée à une date antérieure* », p.462

45 « *Mon rire est une pensée* », entretien avec Pierre de Beauvillé, pour *Causeur magazine* n°27.

46 *Festivus, festivus, conversations avec Élisabeth Lévy*, « *Les Damnés de l'alter* », p.331

47 *Les Antimodernes*, de Joseph de Maistre à Roland Barthes, pp.89

48 Un essai dont la problématique pourrait tenir en ces mots : « En quoi la littérature témoigne-t-elle et confirme-t-elle mon hypothèse sociétale, d'après laquelle le 19^{ème} siècle se poursuit au 20^{ème} sous la forme de l'occulto-socialisme ou du socialo-occultisme ? »

49 *Le XIX^{ème} siècle à travers les âges*, p.25

Un thème commun : la mort. Dans le premier extrait, elle concerne directement l'auteur. Dans le second, antérieur de vingt ans, elle concerne confusément la société. D'un extrait à l'autre, tout se passe comme si Muray avait intériorisé cette nouvelle conception de la mort, malgré son christianisme militant⁵⁰. À la manière de Mounier dont les constats se fondaient avec la représentation de discours autres, Muray emploie subrepticement un discours indirect libre qu'on ne saurait vraiment à qui attribuer, ou bien qu'il faut attribuer aux deux, à lui et au monde : « L'être-pour-la-mort, voilà, finitude obligatoire, mais d'abord qu'il soit sans péché ! »⁵¹ D'où le désir irréprouvable dont nous parlions, qui fait que la « destruction » se poursuit « irrésistiblement »⁵². Et, d'ailleurs, Muray confie régulièrement que tout le monde s'y trouve pris, lui compris⁵³.

Où l'on voit bien que Muray, autant que Mounier qui pousse des « cris impurs »⁵⁴, se trouvent « pris dans le courant moderne tout en répugnant à ce courant »⁵⁵ — chose remarquable pour nos comparaisons : ni l'un ni l'autre ne cherche à s'exclure de ses constats. Or en l'occurrence, ce courant, il cherche à étouffer une sombre affaire de péché originel, de laquelle découle un sentiment de culpabilité collective.

50 « Et pour commencer, une bonne nouvelle : *Christ est ressuscité*. Pas de panique, je ne suis pas en train d'essayer de vous convertir. » in *Festivus festivus*, « *La Fin du monde est reportée à une date antérieure* », p.460

51 *Le XIX^{ème} siècle à travers les âges*, p.25

52 *Festivus, festivus, conversations avec Élisabeth Lévy*, « *La Fin du monde est reportée à une date antérieure* », p.462

53 Dans toute son œuvre critique, le « nous » prédomine lorsqu'il parle du nouveau monde dans lequel nous entrâmes d'après lui.

54 *Refaire la Renaissance*, « *Refaire la Renaissance* », p.37

55 *Les Antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, p.18

Pessimisme

Il va de soi qu'une vision du monde tirant sa source au péché originel ne peut pas se montrer d'un optimisme enthousiaste quant à l'avenir ; comme nous l'avons vu, le progressisme ne saurait s'en nourrir.

Dans nos citations précédentes déjà, Emmanuel Mounier vitupérait : « le dard de la pureté ne pénètre plus vos cœurs impurs »⁵⁶ — ce qui s'appelle bien *désespérer des Hommes* — tandis que Philippe Muray établissait n'avoir que « des vœux pieux. La destruction se poursui[van]t irrésistiblement »⁵⁷ — ce qui s'appelle bien *se sentir impuissant* : « [Le pessimisme] c'est la résignation, moins le ressentiment que la pitié. »⁵⁸

Ainsi Emmanuel Mounier se moque-t-il, dans *L'Affrontement chrétien*⁵⁹, d'une nouvelle posture à la fin de la Seconde Guerre mondiale :

Je pense au récent témoignage de Camus [*Le Mythe de Sisyphe*], par exemple, le plus profondément honnête, le plus dégagé de tout romantisme et de toute exhibition littéraire. Parler de désespoir devant cet univers est déjà trop dire. Le désespoir est le témoin torturé d'un infini qui se refuse sans se nier ou d'une immortalité qui se consume sans pouvoir s'épuiser. Le ton du jour est bien plutôt un inespérance stupide, une absence vide, non pas le deuil de l'espoir mais son constat de défaut. À cet inespérance statistique et impartial comme un rapport, nous ne faisons pas un procès moral. Comme l'espoir il peut être de bonne ou de mauvaise qualité. Il multiplie dans la foule ces yeux de poisson dont la présence hallucinait un roman de l'entre-deux-guerres, ou ce regard sottement dur que l'on voit à de jeunes hommes d'action. Plus haut, il se tend en expériences éperdues vers les « limites dernières », vers « l'extrême du possible ». Le chevalier de l'absurde se présente comme le héros de l'âge moderne. Il se jette sans avenir, corps et âme, face au rien. Aucune complicité naturelle ou surnaturelle ne le soutient. Jamais folie plus entière ne semble s'être lancée vers les abîmes de l'expérience. Jamais courage plus absolu.⁶⁰

Nous disons que Mounier se moque de cette posture⁶¹, et cela semble entrer en opposition avec des expressions apparemment constatives, admiratives ou mélioratives telles que : « [Le] témoignage [...] le plus profondément honnête, le plus dégagé de tout romantisme et de toute exhibition littéraire » ; « À cet inespérance statistique et impartial comme un rapport, nous ne faisons pas un procès moral » ; « Le chevalier de l'absurde » ; « Jamais courage plus absolu. »⁶² Pourtant, le premier segment laisse entendre en creux que nombre de témoignages quant à l'inespérance s'avèrent déshonnêtes, romantiques et exhibitionnistes ; le second, que la posture « inespérée » a une striction comptable, administrative ou militaire (« statistique ; comme un rapport ») ; le troisième entre en conflit avec la noblesse des fins chevaleresques (« l'absurde ») ; le quatrième enfin, suite à ce qui précède — sans parler de ce que nous n'avons pas commenté, par soi-même évocateur — fait douter du « courage » en question et de son « absoluité », en les réduisant à un *pathos* narcissisant. Par cette tentative d'empathie se souhaitant révélatrice du dérisoire, Mounier se « résigne » à

56 *Refaire la Renaissance*, « *Refaire la Renaissance* », p.37

57 *Festivus, festivus, conversations avec Élisabeth Lévy*, « *La Fin du monde est reportée à une date antérieure* », p.462

58 *Les Antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, pp.63-64

59 Un essai dont la problématique pourrait tenir en ces mots : « Bon Dieu, qu'est-il arrivé à la chrétienté, pour qu'un esprit aussi brillant que Nietzsche condamne définitivement notre religion ? »

60 *L'Affrontement chrétien*, pp.33-34

61 Posture qui se répandra à travers la figure de Jean-Paul Sartre et tout l'existentialisme, bien que Camus ne se trouve pas exactement existentialiste.

62 *L'Affrontement chrétien*, pp.33-34

l'esprit du temps sans « ressentiment » et plein de « pitié ».⁶³

Mais que voit-on ? — Que cette résignation (« pas de procès moral »⁶⁴) ne cherche pas moins à se dépasser dans la révélation. Alors, quand on a perçu que cette rhétorique tournait les choses en dérision, on a compris de même la perlocution attendue par Mounier, à savoir : faire renoncer à l'absurde.

En effet :

[...] le pessimisme de l'antimoderne ne conduit pas à l'apathie — c'est l'optimisme, la croyance au progrès qui rendent en effet paresseux, — mais à l'activisme : le pessimisme donne l'énergie du désespoir [...].⁶⁵

Or au fond, l'énergie du désespoir s'identifie surtout à un ultime sursaut de l'espoir et Emmanuel Mounier, dans *Le Personnalisme*, énonce clairement qu'il avance un « optimisme tragique »⁶⁶. Dans un article d'*Esprit* daté d'octobre 1933, il illustre cette option à travers la dérision, encore, parodiant la pensée d'un « bourgeois » écrivant dans son journal intime :

Ce soir je suis donc allé en forêt. En poche le dernier prochain Goncourt. Madame Noirfalize m'a fait observer sans douceur que de son temps on lisait M. Henri Bordeaux qui ne déformait pas les poches comme ces romanciers d'aujourd'hui. J'allais lui répondre qu'il vaut certes mieux, pour un roman, déformer les poches que déformer... mais aujourd'hui je suis heureux et bon.

Bon ?

Bon ? me suis-je répété deux fois. Et voilà comment ma promenade fut gâchée dès le départ par cette agitation stupide qui est sur moi depuis hier. Un Parisien, qui est venu chez moi décrocher les fumées de la ville et les dernières fatigues de la guerre, m'a glissé cette grosse revue [Esprit]. Une large bande jaune : L'Argent, misère du pauvre, misère du riche [un article de Mounier, le mois précédent]. « Ce numéro-là, vous pouvez l'avoir. Rien de secret pour vous. Vous verrez, c'est un costaud. » Et il rit. (Rien de secret ? Qu'est-ce que ça signifie ? Pourquoi m'a-t-il refusé le numéro précédent ? À éclaircir.)⁶⁷

Par jeu empathique toujours, Mounier campe la peau d'Ernest Noirfalize, le narrateur, afin cette fois-ci de susciter la compréhension d'un lectorat qui lui échappe et qu'il prétend comprendre. Rédigée en 1933, la scène ne peut que correspondre à un stéréotype du roman du 19^{ème} siècle ; nous pensons à une pâle imitation de Flaubert, révélant la bêtise ordinaire. Ici, l'optimisme tragique de Mounier s'exprime dans l'espoir que le bourgeois comprenne la souffrance du monde. Le choix du genre se révèle stratégique (le journal intime), puisqu'il permet de mettre à jour la conscience. Et puis, l'article s'achève par ces phrases : « *Je suis rentré honteux, par la forêt [après avoir vu la pauvreté]. Les hommes normaux. Les propositions normales... Je commence à voir clair.* »⁶⁸ Alors,

63 *Les Antimodernes*, de Joseph de Maistre à Roland Barthes, pp.63-64

64 *L'Affrontement chrétien*, p.34

65 *Les Antimodernes*, de Joseph de Maistre à Roland Barthes, pp.63-64

66 « La perfection de l'univers personnel incarné [...] n'est pas la perfection d'un ordre, comme le veulent toutes les philosophies (et toutes les politiques) qui pensent que l'homme puisse un jour totaliser le monde. Elle est la perfection d'une liberté combattante, et combattant serré. Aussi subsiste-t-elle même dans les échecs. Entre l'optimisme impatient de l'illusion libérale ou révolutionnaire et le pessimisme impatient des fascismes, la voie propre de l'homme est cet optimisme tragique où il trouve sa juste mesure dans un climat de grandeur et de lutte. » in *Le Personnalisme*, p. 17

67 *Refaire la Renaissance*, « *Journal d'Ernest Noirfalize, bourgeois des Ardennes, sur les considérations qui précédent* », p.163

68 *Refaire la Renaissance*, « *Journal d'Ernest Noirfalize, bourgeois des Ardennes, sur les considérations qui*

l'optimisme devient aussi celui de l'auteur, qui réalise ainsi son espoir ; et tragique, en ce que cela ne se réalise, en l'occurrence, qu'à travers sa fiction. Cet extrait montre l'aventure d'un homme qui se déniaise, au point de vue de Mounier, et qui de ce fait déborde du *pathos* que l'auteur prête aux bourgeois : autosatisfaction repue (« *en poche le dernier prochain Goncourt ; mais aujourd'hui je suis un homme bon* ») et frustration narcissique lancinante (« *Madame Noirfalize m'a fait observer sans douceur ; Bon ? / Bon ? me suis-je répété deux fois ; Rien de secret ? Qu'est-ce que ça signifie ?* »). Le Parisien qui rit, pourtant crasseux de fumée et au fond injurié, ce Parisien qui se joue du bourgeois dans son propos et qui survient tel un archange (messenger de puissance déclenchant tout le processus réflexif aboutissant à la honte d'Ernest), pourrait aussi bien correspondre à l'auteur lui-même, chrétien habitant Paris, fier de son bon sens paysan.

Mais jouons avec les mots : *optimisme tragique* ou *pessimisme comique*, cela revient quasiment au même : l'un espère sans illusion, l'autre désillusionne sans désespoir. Il y a là pragmatiquement un chiasme, qui nous conduit droit vers Philippe Muray. Car en fait de pessimisme comique, il se déchaîne. En 1994 il écrit, dans *Les Marches de la honte* :

L'année monte vers Noël comme à l'échafaud. Tout le monde se croit obligé de gravir en chantant cet escalier de malheur au bout duquel, là-haut, brille le tranchant des « fêtes » que chaque jour affûte. Démarré avec l'horifiant « Téléthon », ce mois dont profitent toujours les pires spécialistes de la générosité tartuffière pour y engouffrer leurs pleurnichages impunis dans les cerveaux terrorisés ne pouvait se couronner que par « La Marche du siècle » du très regrettable Cavada. Les mois de décembre sont meurtriers.⁶⁹

Changement d'époque, changement de décor. En un peu plus de quarante ans, les années dites du « miracle économique » d'après-guerre (les « Trente Glorieuses ») ont eu cours ; le bloc communiste s'effondra définitivement trois ans plus tôt ; les échanges planétaires ont massivement augmenté ; le terme de *mondialisation* commence à se répandre. Pourtant, les constats d'Antoine Compagnon demeurent d'actualité : « [le pessimisme] c'est la résignation, moins le ressentiment que la pitié »⁷⁰ et « le pessimisme de l'antimoderne » conduit « à l'activisme : le pessimisme donne l'énergie du désespoir »⁷¹.

Sous la plume de Muray, Noël prend l'allure d'un sommet tragique mouniériste, à travers la comparaison illocutoire à la guillotine : « l'échafaud ; les marches de cet escalier de malheur ; brille le tranchant des « fêtes » que chaque jour affûte ; les mois de décembre sont meurtriers ». Celui qui connaît cette fatalité correspond naturellement à l'auteur. Mais, à la différence de Mounier qui parlerait au nom de sa génération, Muray ressemble à celui qui hurle dans le désert, mais par qui arrive le scandale. Du moins se met-il en scène ainsi ; dès lors, son activité par-delà le pessimisme, son énergie du désespoir, son ultime espoir, consiste à tourner en dérision l'univers qui l'entoure — de même que Mounier.

« L'horifiant « Téléthon » ; les pires spécialistes de la générosité tartuffière ; leurs pleurnichages impunis dans les cerveaux terrorisés ; très regrettable Cavada » — tout fonctionne à l'antithèse, de même que le Noël meurtrier : le Téléthon cherche à distraire, non a horrifier ; la générosité constitue un mouvement spontané qui ne peut se spécialiser ; on peut douter de la spécialité d'un spécialiste qui fait dans la tartuferie ; les pleurnichages ne terrorisent normalement pas ; on ne regrette pas un homme toujours vivant.

Au plan perlocutoire, de même que Mounier cherchait à faire douter le lecteur de la posture absurde

précédent », p.172

69 *Essais*, « *Les Marches de la honte* », p.1112

70 *Les Antimodernes*, de Joseph de Maistre à Roland Barthes, pp.63-64

71 *Ibid*, pp.63-64

dans l'air du temps, Muray cherche à faire douter de l'absurdité bienheureuse de cet air du temps ultérieur dont il se trouve contemporain⁷².

Ainsi voit-on se constituer à toute allure une nouvelle élite censureuse, sourcilleuse, susceptible, capable d'entrer dans des colères folles au moindre soupçon de contradiction, une kosmoklatura qui a réglé leur compte à toutes les souverainetés particulières, mais qui entend faire respecter à jamais sa souveraineté à elle.⁷³

Dans cet extrait, les jeux de mots néologiques doivent retenir l'attention : « censureuse » (qui rime en propre avec « sourcilleuse ») et « kosmoklatura » (qui rime au figuré, avec « réglé son compte à toutes les souverainetés particulières »), l'une faisant référence à la censure d'Ancien Régime, l'autre à la dictatoriale *nomenklatura* soviétique assassine de ses rivales, mais une censure et une *nomenklatura* répandues à tout l'univers (« nouvelle élite ; cosmos »).

Et puis, en filigrane, cette peinture de l'élite (« susceptible, capable d'entrer dans des colères folles au moindre soupçon de contradiction ; qui entend faire respecter à jamais sa souveraineté à elle ») évoque clairement une infantilité, celle de l'enfant-roi dont on commençait alors à entendre beaucoup parler (génération éduquée par les soixante-huitards)⁷⁴. Or Mounier trouvait de la juvénilité dans la posture absurde : de lui à Muray, la société aurait moralement régressé. — Leurs constats pessimistes quant au monde leur inspirent donc bien de la pitié, qu'ils surmontent chacun grâce à l'action scripturale.

72 Il écrivit d'ailleurs *L'Empire du Bien* trois ans auparavant, en 1991.

73 *Essais*, « *De la kosmoklatura et des planétocrates* », p.308

74 Quand on sait que Philippe Muray hiérarchise psychanalytiquement les Hommes selon leur degré de réalisation de l'œdipe et de leur gestion de l'angoisse de castration, la comparaison semble évidente.

Sublime

La culpabilité du péché originel à laquelle on ne saurait se dérober et la sombre anthropologie qui en découle, le pessimisme inhérent qui conduit à faire d'amers constats que l'on contre par toute son énergie (littéraire) d'un ultime espoir, cela amène Emmanuel Mounier et Philippe Muray à aspirer au sublime.

Ainsi Mounier :

Nous ne saurions trop le répéter et nous en pénétrer : la pureté que nous cherchons, elle n'est pas en nous, mais au-delà et au-dessus, aussi souvent trahie et délaissée par chacun de nous que par tout autre. Il ne faut pas que nous disions, il ne faut pas même que nous puissions laisser entendre que nous sommes les Purs. La communauté pêche tout entière, nous avec les autres, nous dans les autres.⁷⁵

Et Muray :

Un autre jour, Nadar lui demande [à Baudelaire hébété par la maladie] pour la millième fois s'il a vraiment la naïveté impensable de croire en Dieu. Il se lève brusquement, boîte jusqu'à la fenêtre, l'ouvre en tremblant des mains et lui montre le ciel. À moins que ce ne soit quelques flèches d'églises au-dessus des toits sous la plaque horizontale des nuages. *Crénom ! oh, crénom ! Non ! Non ! Non !* Nadar recule impressionné comme s'il venait d'entendre un squelette parler.⁷⁶

Mounier défendant son mouvement ou bien Muray dépeignant Baudelaire qu'il célèbre, incapable de dire ni de désigner, se trouvent frappés par le sublime ; sublime de la pureté ou sublime de la foi. Mais ce sublime ne saurait émerger que dans les conditions d'une inaccessibilité totale : s'interdire de laisser entendre qu'on se trouverait pur, se trouver empêcher de pouvoir faire entendre en quoi on croit. Et pourtant, à l'un comme à l'autre cas, on sent ou tient à faire sentir que le sublime se voit attaché : se refuser à la pureté, revient à la faire resplendir ; et dans ce doigt qui pointe les hauteurs doublé d'un *Crénom*, il y a bien Dieu.

Suivant Kant, le sublime ouvre à l'infini [...] Tandis que le beau est lié à une forme finie, le sublime peut être de deux types, d'une part *mathématique* comme les pyramides, d'autre par *dynamique*, ce qui suggère un infini en puissance et peut susciter la peur [...]⁷⁷

Car le sublime de nos extraits ne saurait se manifester sans contraste avec le sordide environnant qui suscite la peur : l'impureté de tous les Hommes, qui effraie Mounier de se prétendre pur, ou le malheur de Baudelaire qui impressionne Nadar au point qu'il a un mouvement de recul : « La terreur est l'émotion sublime par excellence. [...] Ainsi, même chez Kant, l'idée de peur ou de terreur reste attachée au sublime.⁷⁸ »

Il y a chez Mounier une illustration édifiante de cette thèse :

75 *Refaire la Renaissance, « Pour une technique des moyens spirituels »*, p.285

76 *Le XIX^{ème} siècle à travers les âges*, p.657

77 *Les Antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, pp.111-112

78 *Idem*.

Vienne le jour où pour manger et vivre il faudrait abjurer, les religions d'habitude s'effondraient par pans immenses. Je ne vaticine pas. J'entrevois une hypothèse qui n'est pas un jeu de l'esprit. Ce jour-là, qui peut ne pas être, qui peut être proche, on pourra se demander s'il reste un chrétien dans le monde civilisé. Il faudra chercher dans les venelles et dans les taillis le christianisme héroïque où se refera, dans une vie hardie, une vision neuve de l'éternelle tradition.⁷⁹

Que fait Mounier dans cet extrait ? — Il propose une situation terrifiante à ses yeux de chrétiens (« Vienne le jour où pour manger et vivre il faudrait abjurer, les religions d'habitude s'effondreraient par pans immenses. »⁸⁰) et la propose encore sur le mode subjonctif présent hypothétique, qui sert aussi d'impératif troisième personne comme en prière ou en exhortation. Et puis, pour parer à toute objection de déraison, il martèle : « Je ne vaticine pas. J'entrevois une hypothèse qui n'est pas un jeu de l'esprit. »⁸¹ et il y croit : « Ce jour-là, qui peut ne pas être, *qui peut être proche*, on pourra se demander s'il reste un chrétien dans le monde civilisé. [Nous soulignons.] »⁸²

Cela vient de ce que les totalitarismes se déploient ; l'actualité de leur présence (à la fin de la Seconde Guerre mondiale) rend alors cette « entrevision » saisissante. Et dans ce contexte le sublime, que l'on décèle déjà dans ce grandiose enjeu de civilisation, se révèle en propre dans la dernière phrase : « Il faudra chercher dans les venelles et dans les taillis le christianisme héroïque où se refera, dans une vie hardie, une vision neuve de l'éternelle tradition. »⁸³

Mounier convoque encore le sublime à travers les temporalités thématique et verbale : un futur possible s'oppose, non pas au passé, mais à « l'éternelle tradition », à savoir la tradition chrétienne qui nous apparaît comme héritée de l'Histoire, mais existant de toute éternité en Dieu pour le croyant. Et puis, depuis « Ce jour-là », le propos fonctionne sur le mode de l'hypotypose : bien qu'il s'agisse d'une hypothèse tout se voit avancé sur le mode indicatif futur, mode du réel. Cela vient de ce que l'auteur-narrateur se trouve saisi, et espère saisir perlocutoirement, son lecteur. Ainsi insiste-t-il sur les conditions de réception de son « entrevision » (la terreur de sa réalisation).

Enfin, arrêtons-nous sur cette singulière locution : « le christianisme héroïque où se refera, dans une vie hardie, une vision neuve de l'éternelle tradition »⁸⁴. Qu'est-ce à dire ? N'y a-t-il pas là un appel à ce que la terreur entrevue se réalise, afin de bénéficier des conditions de résurgence d'un christianisme jugé moribond ? — De même que nous avons trouvé un « irrésistible désir de destruction » chez Muray⁸⁵, il y a implicitement la même tentation chez Emmanuel Mounier⁸⁶.

Repenchons-nous maintenant sur Philippe Muray, qui ne semble jamais traiter que des pressentiments de Mounier un demi-siècle plus tard, dans la même optique — comme on l'a déjà compris précédemment.

Dans sa préface à *L'Empire du Bien* rédigée en 1998, il écrit :

Le Bien va vite. Le Bien avance. Il galope. Il monte de toutes parts. Il se déploie, s'accroît, gagne du terrain, recrute à chaque minute de nouveaux missionnaires. Le Bien grandit rapide-

79 *L'Affrontement chrétien*, pp.26-27

80 *L'Affrontement chrétien*, p.26

81 *Idem*.

82 *Idem*.

83 *Ibid*, p.27

84 *Idem*.

85 in *Antimodernité*, « *Le Pêché originel* ».

86 Comme on voit, nous nous trouvons là aussi dans le pessimisme précédemment traité. Et, au plan philosophique qui vient corroborer nos arguments, n'oublions pas que Mounier fonde son propos sur Nietzsche, qui appelait à un « nihilisme actif ». Or, Mounier cherche à rechristianiser la critique nietzschéenne, songeant que cette critique revitaliserait dialectiquement le christianisme. Toutefois, qui dit « nihilisme actif » dit toujours en quelque façon « destruction ».

ment, bouche peu à peu toutes les issues et interdit les échappées. C'est lui qui refait le jour et la nuit, le soleil et les étoiles, l'espace et le temps. Depuis *L'Empire du Bien*, le Bien a empiré. Sept années lui ont suffi pour couler, se ruer, déferler irrésistiblement, emportant et charriant avec lui tout ce qu'il trouvait sur son passage, renversant ce qui demeurerait encore de résistances, débordant de son lit, écorchant ses berges, bondissant à un train d'enfer, ou plutôt de paradis, se répandant partout, circulant, conquérant et subjuguant tout ce qui pouvait être encore tenté de s'opposer à lui.⁸⁷

Nous citions plus haut que « le sublime peut être de deux types, d'une part *mathématique* comme les pyramides, d'autre par *dynamique*, ce qui suggère un infini en puissance et peut susciter la peur »⁸⁸ : alors que Mounier tendrait plutôt vers le sublime « mathématique » avec son grandiose civilisationnel, Muray se situerait dans le champ du « dynamique ». Il ne faut pas chercher bien loin pour le trouver dans l'extrait précédent : Muray emploie tout un champ lexical de la progression, du débordement et de l'expansion (« va vite ; avance ; galope ; monte de toutes parts ; se déploie ; s'accroît ; gagne du terrain ; recrute ; grandit rapidement ; ... ») ; nous pourrions quasiment tout citer à nouveau) sans parler de la cosmogonie. — Signalons au passage la présence renouvelée de l'adverbe *irrésistiblement*, à mettre en relation avec « l'appel à la terreur » dont nous traitons plus haut.

Cet appel à la terreur s'avère nécessaire pour faire apparaître le sublime qui, ici, fonctionne sur un mode *panique* — là où Mounier devait prophétiser. Muray ne prophétise plus vraiment, ses quatrièmes de couverture en témoignent : « L'Empire du Bien triomphe, il est urgent de le saboter », par exemple. Mais le Bien selon lui, correspond à un néo-totalitarisme ambiant, festif, convivial et confondant qu'il nomme progressivement « festivisme » ou « hyperfestivisme »⁸⁹, au point d'en renommer l'Homme de cette société « Homo festivus » puis « Festivus festivus »⁹⁰, néo-totalitarisme que nous avons déjà rencontré dans une citation précédente⁹¹ où il s'agissait de « kosmoklatura ». — Dès lors, Philippe Muray se place, à son insu, dans les conditions de la prophétie mouniériste, sur la même base pragmatique, et incarne le « chrétien héroïque » de Mounier, d'après la façon dont il se met en scène.

Dans l'extrait, les temporalités verbale et thématique en question correspondent aux suivantes : de l'indicatif présent et passé composé, et une rétrospective sur sept années aboutissant à une réalité présente jugée impossible. Tout fonctionne sur le mode du constat et de l'accompli. Cela signifie, au vu du sujet, que le monde se trouverait terrassé pour qui saurait le voir, et que l'aiguillon de la terreur vibrerait si puissant, qu'il transcende sa manifestation en sublime :

Maintenant, [le Bien] a atteint son objectif. Ou il y est presque parvenu. Et il se perd avec délices dans l'immensité de la Fête, comme un fleuve dans la mer qui lui était promise. Et tout ce qu'il a arraché dans sa course folle, il l'offre à présent aux remous sans fin dans lesquels il s'abîme comme autant de témoignages de leur victoire commune.⁹²

Le déictique *maintenant* renvoie à août 1998 précisément, peu après la Coupe du monde de football où gagna la France. À la même époque, Philippe Muray chroniquait dans *Après l'Histoire I* : Juillet-Août 1998, « Homo festivus marque des buts » en disant :

87 *Essais*, « Préface, *L'Enfance du Bien* », p.9

88 *Les Antimodernes*, de Joseph de Maistre à Roland Barthes, pp.111-112

89 Dans *Après l'Histoire I & II*.

90 Titre de ses conversations avec Élisabeth Lévy.

91 in *Antimodernité*, « *Le Pessimisme* ».

92 *Essais*, « Préface, *L'Enfance du Bien* », p.9

À ceux qui pouvaient encore se croire autorisés à douter de l'existence de la société hyper-festive, et même à supposer que le concept en était inventé pour les besoins de la cause, les édifiants ravages de la Coupe du monde viennent apporter un démenti radical [...] ⁹³

Philippe Muray ne pratique donc pas toujours l'humour et, bien qu'il raille le monde, se situe dans une rhétorique, une logique argumentative, une intention perlocutoire provocatrice et combattante — son héroïsme mouniériste ⁹⁴. L'héroïsme donne à voir du sublime ⁹⁵, Muray se souhaiterait donc sublime ainsi que l'archange Saint-Michel ⁹⁶, face à la terrifiante sublimité du dragon moderne (« immensité de la Fête ; la mer qui lui était promise [adaptation murayienne de la référence à la Terre promise aux juifs par YHWH, à cause de l'assonance avec *mère* ⁹⁷] ; les remous sans fin ; autant de témoignages de leur victoire commune »).

93 *Essais*, « *Homo festivus marque des buts* », p.160

94 L'héroïsme constitue un thème traversant toute l'œuvre d'Emmanuel Mounier.

95 Mounier écrit : « [...] certaine brutalité de l'esprit n'est que vocation militaire sublimée, et non pas cette ferme structure, cet héroïsme impérial qu'on veut bien dire. » in *Refaire la Renaissance*, « *Refaire la Renaissance* », p.51. Or Philippe Muray resta impérial jusqu'à la fin de sa vie quant à sa ferme structure (littéraire) des choses, tout en n'ayant rien du militaire évidemment, sans quoi il n'aurait pas employé le rire comme une arme.

96 « La perspective de pouvoir me désolidariser encore de quelques-unes des valeurs qui prétendent unir tant bien que mal cette humanité en déroute est l'un des plaisirs qui me tiennent en vie. » in *Essais*, « *Préface, Exorcismes spirituels I* », p.463 : comment ne pas y lire un discours héroïsant ?

97 in *Démodernité*, « *Fantasmes* ».

Anti-Lumières, Contre-Révolution et Vitupération

Puisque les Lumières s'opposèrent à l'absolutisme et au cléricalisme, et en tant qu'elles avancèrent le rationalisme, le sensualisme et l'empirisme au service du progressisme — toutes tendances qui se mueraient en positivisme, en scientisme et en technicisme après la révolution — il semble évident qu'elles ne pouvaient prendre le péché originel et le pessimisme à leur compte⁹⁸. Le sublime non plus, mais cela paraît *a priori* moins évident ; après tout, les Lumières ne « brillent »-elles pas ?

L'erreur du XVIII^{ème} siècle est d'avoir posé la nature, et non le péché, comme fondement du beau. [...] La beauté date du péché ; elle est inséparable de la mélancolie ; elle est satanique.⁹⁹

Nécessairement, le rationalisme et surtout l'empirisme devaient se fonder sur la nature : Descartes, Spinoza et Locke au 17^{ème} siècle, l'un avec son doute métaphysique fondant Dieu à partir de la raison naturelle, l'autre identifiant Dieu à la nature, et le dernier fondant les idées et les connaissances à partir de l'expérience sensible, préparèrent déjà la critique des Lumières ; au 18^{ème} siècle, ce furent Kant avec le criticisme, Condillac avec le sensualisme et Hume avec le scepticisme, qui reprirent ces flambeaux à leurs façons — l'un en circonscrivant les facultés de la raison, l'autre en affirmant la connaissance à partir des sensations, et le dernier en appliquant la méthode expérimentale aux phénomènes mentaux¹⁰⁰. Ainsi, les Lumières ne peuvent connaître le sublime : elles font « un éclaircissement » (*Aufklärung* en allemand), non un éblouissement terrifiant et transcendant à la fois.

Pourtant, nous dit Antoine Compagnon :

L'appel à l'expérience forme ainsi une constante de la tradition antimoderne [...] L'empirisme, organisateur ou non, ou encore le pragmatisme, est une constante de la revendication antimoderne qui justifie que les antimodernes se réfèrent volontiers à Machiavel, penseur de la « *verità effettuale* » de l'État, ou bien que, comme Barrès, Sorel et Péguy [...] ils préfèrent Pascal à Descartes. [...] ¹⁰¹

L'empirisme des antimodernes ne se confond pas avec le rationalisme, encore moins avec le sensualisme. Antoine Compagnon ajoute le pragmatisme, né au 19^{ème} siècle, orienté vers l'adaptation aux situations ainsi que vers l'action, doutant d'une vérité absolue et ne considérant comme vrai que ce qui réussit. Voilà bien toute la différence : le rationalisme, le sensualisme, l'empirisme et le progressisme procèdent tous de postulats formels quant à la raison, les sens, l'empyrée et le progrès ; le pragmatisme interdit tout postulat formel :

[...] le premier argument contre le « philosophisme » consistait à le caractériser par [citant D. Masseau, *Les Ennemis des philosophes*] « l'amour exclusif des idées abstraites ». ¹⁰²

98 « La polémique avec les encyclopédistes, contre Voltaire, Rousseau, Montesquieu et Diderot, était déjà active avant 1789, en défense de la monarchie absolue et de droit divin, de la suprématie de l'Église et de l'aristocratie, des ordres et des corporations. » in *Les Antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, p.45-47

99 *Les Antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, pp.89

100 Cela fait beaucoup de -ismes, mais enfin l'époque s'y prête.

101 *Les Antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, pp.45-47

102 *Idem*.

Et, précisément parce qu'ils n'arrêtent rien quant à la réalité, les antimodernes, pragmatiques, s'associent au christianisme : ils se font transcendantalistes pour avoir une vérité absolue envers et contre tout, échappant ainsi au relativisme et au nihilisme passif.

De surcroît, Antoine Compagnon cite Blaise Pascal et Charles Péguy, références essentielles à Mounier¹⁰³ et à Muray¹⁰⁴. — Ailleurs, Compagnon classe Friedrich Nietzsche parmi les antimodernes¹⁰⁵, lui aussi référence essentielle¹⁰⁶. Or, dans *L'Antéchrist*, Nietzsche mène une critique radicale du devenir européen depuis la Renaissance, et précisément la Réforme protestante, qui aurait empêché l'avènement de l'humanisme répandu même et notamment dans les rangs de l'Église catholique¹⁰⁷.

Or, que dit un Emmanuel Mounier, lorsqu'il titre son premier article d'*Esprit*, manifeste de sa revue, « Refaire la Renaissance » ? — S'il ne tient pas le propos de Nietzsche¹⁰⁸, voilà pourtant que l'Histoire mérite une reprise, exonérée des quatre siècles courants jusqu'à lui, Révolution comprise :

Il y a des mots qu'on ne veut penser qu'avec la peur. On veut que la révolution soit cet éblouissement rouge et flammes. Non, la révolution c'est un tumulte bien plus profond. Μετανοητε : changez le cœur de votre cœur. Et dans le monde, tout ce qu'il a contaminé. [...] Radicaux, révolutionnaires, que nous importent ces beaux mots usés, et le panache, et la surenchère, et la mode. [...] la moisissure du monde moderne est si avancée, si essentielle qu'un écroulement de toute sa masse vermoulue est nécessaire à la venue des nouvelles pousses. Avant notre Renaissance, on l'a dit, il nous faut un nouveau Moyen-Âge.¹⁰⁹

Pour commenter cet extrait, nous commencerons par Antoine Compagnon, encore :

La sixième figure de l'antimoderne est une figure de style, difficile à cerner : la vocifération, la vitupération, ou encore l'imprécation, alliance de prédiction et de prédication [...] ¹¹⁰

Il s'agit du prophétisme dont nous parlions précédemment¹¹¹. — Mais si la vitupération correspond à « une figure de style difficile à cerner »¹¹², cela vient éventuellement, de ce qu'elle n'en constitue pas une, et plutôt une rhétorique empruntant aux registres juridique, épideictique, pamphlétaire et apologétique : 1) il y a clairement du sublime dans l'extrait de Mounier (évocation explicite du désir

103 Dans tous ses articles d'*Esprit*, il se fonde sept fois sur les points de vue de Pascal (moyenne des auteurs les plus cités), et pas moins de vingt-huit fois sur ceux de Péguy (auteur le plus cité).

104 Dans tous ses *Essais*, il se fonde sur les points de vue de Pascal une douzaine de fois, et treize fois sur ceux de Péguy (moyenne des auteurs les plus cités).

105 *Les Antimodernes, de Roland Barthes à Joseph de Maistre*, p.137

106 Cité une fois par Mounier dans ses articles, mais matière première de *L'Affrontement chrétien* ; cité pas moins de soixante-dix-huit fois dans les *Essais* de Muray, deuxième derrière Balzac (qui détient la palme) mais largement devant Rabelais, Hegel et Céline, tous trois cultes chez Muray pourtant.

107 Aux éditions Gallimard Folio 2007, les *Essais* de Michel de Montaigne ont par exemple pour quatrième de couverture une citation de Nietzsche : « Qu'un tel homme ait écrit, la joie de vivre s'en ait trouvée augmentée sur terre. »

108 Encore qu'à lire « Une transfiguration dans la masse de toutes nos valeurs doit précéder leur réintégration universelle dans l'esprit » in *Refaire la Renaissance*, « *Refaire la Renaissance* », p.50, on entende clairement parler Nietzsche et sa « transvaluation », de sorte que Mounier s'y référerait bien plus qu'une explicite fois dans ses articles.

109 *Refaire la Renaissance*, « *Refaire la Renaissance* », p.50-51

110 *Les Antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, p.137

111 in *Antimodernité*, « *Le Sublime* ».

112 *Les Antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, p.137

de peur ; métaphore implicite de la révolution en dragon avec « éblouissement rouge et flammes » ; universalité de l'enjeu avec « la moisissure du monde » ; 2) une condamnation dans la tournure assertive « Non, ceci c'est en vrai cela », et encore le champ lexical péjoratif « contaminé ; ces beaux mots usés ; la moisissure du monde si avancée, si essentielle ; masse vermoulue ; écroulement nécessaire » ; 3) une rédemption proposée (ici « notre Renaissance ») qui peut se trouver implicite, se déduisant négativement du discours — comme on le verra. — Ainsi la vitupération revient-elle à un prône, avec tout ce que cela implique de grandiloquence, que l'on pourrait qualifier de « registre prônématique »¹¹³.

Bref, en outre, Mounier peut se voir qualifier de contre-révolutionnaire au sens historique.

Si [la contre-révolution] prit si vite son essor, c'est que la plupart de ses arguments avaient été mis au point avant 1789 par les antiphilosophes, comme des travaux récents inspirés par un regain d'intérêt pour les précurseurs de la contre-révolution l'ont rappelé. La contre-révolution est inséparable de la Révolution ; elle est son double, sa réplique, sa négation ou sa réfutation ; elle fait obstacle à la Révolution, la contrecarre comme la reconstruction en face de la destruction. [...]¹¹⁴

Et l'extrait de Mounier, concluant la partie « V. L'exigence révolutionnaire » de « Refaire la Renaissance », se termine bien par une reconstruction : « un écroulement de toute sa masse vermoulue est nécessaire à la venue des nouvelles pousses »¹¹⁵. De plus :

[Le contre-révolutionnaire] affiche son détachement réel ou spirituel. Et tout antimoderne restera un émigré de l'intérieur ou un cosmopolite réticent à s'identifier au sentiment national. Il fuit sans relâche un monde hostile [...] Face au traditionaliste qui a des racines, l'antimoderne n'a ni lieu, ni table, ni lit.¹¹⁶

Or Mounier dit : « Μετανοητε : changez le cœur de votre cœur. »¹¹⁷ Il fait preuve de détachement vis-à-vis des contingences : « Ce n'est pas la force, qui fait les révolutions, c'est la lumière. »¹¹⁸

Voyons encore une vitupération de Mounier, tirée de *Communisme, anarchie et personnalisme* :

Mais regardez cet instituteur, ce militant syndical : il redoute de n'être pas assez à gauche avec la même crainte religieuse que le chrétien de n'être pas assez fidèle, le poète de perdre la poésie, l'amant de mal aimer.¹¹⁹

Nous pourrions reprendre nos commentaires sur la dérision mise en œuvre, ainsi que nous l'avons relevé plus haut¹²⁰, ce que nous ne ferons pas là. Nous mettrons ce commentaire en relation avec un autre qui relève l'hypotypose¹²¹, car il y en a encore une ici : « Mais regardez ». Or, à partir d'elle, nous dirons que l'auteur-narrateur se comporte tel un imprécateur du haut de sa chaire. Tout fonctionne comme s'il pointait du doigt ledit instituteur, de l'emploi des déterminants démonstratifs

113 Il suffit d'ouvrir la Bible aux livres des prophètes pour s'en convaincre.

114 *Les Antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, pp.21-22

115 *Refaire la Renaissance*, « Refaire la Renaissance », p.50-51

116 *Les Antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, pp.21-22

117 *Refaire la Renaissance*, « Refaire la Renaissance », p.51

118 *Idem*.

119 *Communisme, anarchie et personnalisme*, p.16

120 in *Antimodernité*, « Le Pessimisme ».

121 in *Antimodernité*, « Le Sublime ».

au double-point de ponctuation. Ainsi ce personnage se voit-il mis à nu, sous les feux, ridiculisé. Car, dans l'ordre de valeur mouniériste, la politique ne vaut implicitement rien à côté des sublimes religieux, poétiques et amoureux, et l'instituteur mérite condamnation — l'humiliation mise en scène s'en trouve une par elle-même.

Mais enfin, notons une chose essentielle : en ce que la démarche de Mounier fait preuve d'optimisme tragique, refaire la Renaissance en passant par un nouveau Moyen-Âge¹²² — Renaissance à partir de laquelle les historiens (déjà du temps de Mounier) font démarrer la modernité, mais parfois aussi dès la fin du Moyen-Âge, avec l'expansion des bourgs — cela revient ni plus ni moins qu'à prendre sa revanche sur la modernité. Voilà pourquoi notre auteur semble moins antimoderne que « rémoderne »¹²³.

Passons maintenant aux Anti-Lumières, Contre-Révolution et Vitupération chez Philippe Muray : « Prophète de malheur, l'antimoderne a toujours raison en annonçant des catastrophes »¹²⁴ et Muray a d'autant plus raison que la catastrophe qu'il annonce passa inaperçue (il ne prophétise pas pour l'avenir, mais prône pour le présent). D'après lui, on la refoule même :

Pour espérer comprendre quelque chose à l'époque qui commence, il est maintenant indispensable de faire le pari que la métamorphose des hommes a *déjà eu lieu* ; et que leur mutation n'est envisageable qu'à partir de l'hypothèse d'une sortie définitive de la période historique, pour autant qu'Histoire et humanité étaient synonymes. *Après l'Histoire* veut donc dire aussi : après l'humain. Ce qui entraîne, bien entendu, un nombre infini de bouleversements qu'il convient d'étudier avec minutie pour les dépouiller de tous les mensonges réconfortants qui les environnent, comme de l'allure d'innocence sous laquelle ils se masquent, et enfin les apprécier à leur juste valeur.¹²⁵

De fait, dire que nous en avons fini avec l'Histoire revient à l'abolir. Alors, quand bien même on fantasmerait quelque héritage (des Lumières ou de la Révolution), on ne se trouverait pas moins dans un non-lieu intemporel déconnecté et abstrait¹²⁶. Lumières ou Révolution, ça n'existe plus. Inutile même de se situer *anti* ou *contre*. Nous vivons en rêve. Nous ne saurions concevoir pire opposition à la modernité, puisqu'il n'y a même plus de position. Tout se trouve transposé dans un ailleurs parallèle et perpétuel¹²⁷.

Dès lors, il se retrouve seul, ainsi qu'il le dit à propos de Maurice G. Dantec dans son essai « Tous contre seul ! » :

Le coup commence à être connu. Toute critique non homologuée de ce monde doit être poussée vers l'extrême droite de manière à y être discréditée à jamais. La meute n'a que ce projet, et elle n'a que cette raison de vivre. Il faut donc, au maximum, la décevoir.¹²⁸

122 *Refaire la Renaissance*, « *Refaire la Renaissance* », p.51

123 Antoine Compagnon se dit lui-même conscient des limites de sa notion d'*antimodernes*. D'ailleurs, nous avons vu qu'il classait Nietzsche parmi les antimodernes, alors que Nietzsche rejette radicalement le péché originel, dépasse le pessimisme schopenhauerien de ses débuts, approuve les Lumières en la figure de Voltaire, etc. A ce titre, l'antimodernité risque de devenir « fourre-tout ».

124 *Les Antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, p.137

125 *Essais*, « *Avant-Propos d'Après l'Histoire I* », p.81

126 « Si le [politiquement] correctiste n'a plus aucun pouvoir sur le monde concret, dont personne ne sait plus à quoi il ressemble ni à quoi il rime, il tire sa puissance de cette impuissance, et sait qu'il ne peut l'augmenter que par une abstraction ou une généralisation sans cesse accrues. » in *Essais*, « *Du Politiquement Correct au politiquement abject en passant par le politiquement abstrait : un voyage contemporain* », p.1602

127 Et, quand on sait que Philippe Muray trouve l'humanité « nouvelle » pré-œdipienne, petite enfant, on sait qu'il la situe dans le hors-temps de l'inconscient freudien, *zeitlos*. in *Démocratie*, « *Fantasmés* ».

128 *Essais*, « *Tous contre seul !* », p.1578

On retrouve le sublime dans cette logique de l'ultime (« tous contre seul ; être discréditée à jamais ; elle n'a que cette raison de vivre ») et la dramatisation, où le critique se retrouve implicitement en compagnie de zombies¹²⁹ terrifiants, poursuivis par « la meute ».

Mais revenons-en à la citation pénultième. *A priori*, l'auteur, isolé, ne vitupère pas, ne prédique pas, et nous ne saurions enrôler son discours dans le registre prônématique dégage chez Emmanuel Mounier. Ne s'agit-il pas « d'étudier avec minutie [les bouleversements] » ?¹³⁰ En quoi cela tient-il du registre prônématique ? — Au fait simple qu'on prône non seulement pour prédire, mais aussi pour révéler publiquement. D'ailleurs, dans un essai intitulé « Ennemi privé numéro un », Philippe Muray affirme que la privatisation de la religion correspond au meilleur moyen de la faire disparaître :

C'est que privé et public, aujourd'hui, ne vont plus de pair. À la bourse des valeurs contemporaines, le premier a perdu beaucoup de son lustre. Le secret ne fait plus recette. L'intime n'a plus d'avenir. La tendance semble irréversible. [...] C'est ce mouvoir que les religions (et l'une d'entre elles plus particulièrement) sont invitées à rejoindre, laissant enfin toute la place à la nouvelle religion exhibitionniste universelle qu'il faudrait avoir mauvais esprit pour regarder comme la quintessence de l'obscénité.¹³¹

Or que fait Muray ? — Il confie ses études aux publics de différentes revues, magazines et journaux, et des études encore qui ne cherchent pas à les satisfaire : « Pour espérer comprendre quelque chose à l'époque qui commence [...] pour les dépouiller de tous les mensonges réconfortants qui les environnent, comme de l'allure d'innocence sous laquelle ils se masquent, et enfin les apprécier à leur juste valeur »¹³² afin de ne pas les tranquilliser.

De plus, on retrouve le projet de « reconstruction en face de la destruction »¹³³ : « comprendre » et « apprécier à sa juste valeur » ou en un mot, *dessiller*. Où l'on retrouve la lutte de Mounier contre l'aveuglement devant le péché originel et ses conséquences, comme si la posture absurde¹³⁴ avait été incorporée depuis, ou — pour parler avec Pierre Bourdieu le langage de la sociologie — comme si elle devint un *habitus*, le monde entier se jugeant pur et innocent ... Muray, ressentant cette ère comme « ubuesque »¹³⁵, pourrait se voir qualifié de « démoderne », avec tout ce que ce terme contient de jeu de mots¹³⁶.

Son propos relève bien d'une condamnation superbe avec du sublime et une rédemption¹³⁷ par-delà le pessimisme, quand bien même tout se trouverait « irréversible »¹³⁸. — Ce désir de destruction irrépressible que nous retrouvons en négatif chez Mounier et Muray, s'exerce contre les mœurs des temps : de l'ordre du nihilisme actif d'un Nietzsche, ils cherchent une lucidité¹³⁹ dans une Renaissance renouvelée ou une dessillation. Mais là où Mounier, *rémoderne* dans sa démarche, pouvait encore compter sur l'Histoire, Muray, *démoderne* dans la sienne, doit d'abord rendre

129« [...] un genre beaucoup plus trivial, dont Muray s'inspire explicitement : le film de morts-vivants. » in *L'Invention de Philippe Muray*, p.95. En outre, in *Démodernité, « Dramatisme »*.

130Essais, « *Avant-Propos d'Après l'Histoire I* », p.81

131Essais, « *Ennemi privé numéro un* », pp.1730-1731

132Essais, « *Avant-propos d'Après l'Histoire I* », p.81

133*Les Antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, p.22

134in *Antimodernité, « Pessimisme »*.

135Le qualificatif *ubuesque* revient régulièrement sous sa plume.

136Jeu de mots qui, certainement, ne lui déplairait jamais que parce qu'il provient d'un universitaire.

137Rédemption qui rejoint la rédemption mouniériste : « Μετανοητε : changez le cœur de votre cœur. » in *supra*.

138Essais, « *Ennemi privé numéro un* », p.1731

139in *Antimodernité, « Pessimisme »*.

conscient qu'elle a disparue et faire sentir à quel point elle se révélait appréciable pourtant. Ainsi emploient-ils le registre prônématique comme ils peuvent, pour se faire entendre.

Ce faisant, la démarche rémoderne implique dans un premier temps de *défaire* la modernité à savoir donc, tout autant, de démarcher en démoderne pour commencer : Mounier et Muray échappent à la pure antimodernité, et se rejoignent, chrétiens, dans leur héroïsme archangélique — afin de terrasser le dragon moderne.

Démodernité

**Mounier, Muray,
archanges héroïques**

Préambule

Nous disons Mounier, Muray, *archanges héroïques* puisque, dans la partie précédente, ils ont quitté à nos yeux le seul statut antimoderne « d'oiseaux de malheur », pour se charger d'une mission énorme, d'un message transcendant adressé à la modernité, afin de la réformer ou de la dessiller — dans tous les cas commencer par la défaire. Ces auteurs devinrent donc pour nous *démodernes*¹⁴⁰ : Mounier avant de se trouver *rémoderne* — autrement dit reprendre l'Histoire pour la réformer — et Muray pour, au fond, trouver des frères d'armes, lui, démodé jusqu'au martyr.

A priori, leurs finalités divergent. Reste toutefois qu'ils partent étonnamment des mêmes prémisses, alors que — rappelons-le — Muray n'a jamais cité Mounier. De plus, la probité dont Muray fait preuve à l'égard de Rabelais, Balzac, Péguy ou Céline l'aurait amené à parler de Mounier si son œuvres l'avait interpellé — à moins que, l'ayant connue, il la jugea anodine ? à moins qu'il se montra fourbe pour une fois ? ... Pures spéculations, et improbables avec cela, tant Muray cite et reconnaît ses sources à travers toute son œuvre.

Nous disions encore que nos auteurs se posent spirituellement en archanges¹⁴¹, chacun pour combattre le dragon moderne à sa façon, et que Muray constituait le héros mouniériste¹⁴². Mais complétons aussitôt par ce fait que Mounier, lorsqu'il invoque un christianisme héroïque en 1943 dans son *Affrontement chrétien*, se pose par-devers lui en héros déjà, et que sa revue *Esprit*, fondée en 1932, procédait de même face au monde — nous ne reviendrons pas là-dessus¹⁴³. Ainsi héroïsent-ils la puissance de leur message, avec force dramatisation¹⁴⁴.

Cela ne justifie-t-il pas encore notre exergue ?

Pour comprendre le monde, il faut parfois s'en détourner ; pour mieux servir les hommes, les tenir un moment à distance. Mais où trouver la solitude nécessaire à la force, la longue respiration où l'esprit se rassemble et le courage se mesure ?¹⁴⁵

Albert Camus ne se posait certes pas en archange héroïque. Pourtant, nous avons vu qu'Emmanuel Mounier lui trouva un héroïsme dérisoire¹⁴⁶, et on ne peut nier qu'avec son *Discours de Suède* Camus portait un message qu'il souhaitait fort — mais ce lieu ne permet pas d'en discuter. Ajoutons seulement que ce message, Philippe Muray n'a pas cessé de le railler en le rangeant dans l'affreux mais mièvre camp du Bien moderne¹⁴⁷.

Reste que le détournement du monde dont font preuve nos auteurs vient pragmatiquement du transcendantalisme déjà évoqué¹⁴⁸, à savoir, donc, du catholicisme. Ainsi développerons-nous dans la suite la nature et l'apport de la religion de nos auteurs (*Père éternel*) qui leur permet de tenir l'homme à distance à travers la psychologie, ainsi qu'un Nietzsche disait que le psychologue

140in *Antimodernité*, « *Anti-Lumières, Contre-Révolution et Vitupération* ».

141in *Antimodernité*, « *Pessimisme* » pour Mounier, et « *Sublime* » pour Muray.

142in *Antimodernité*, « *Sublime* » et « *Anti-Lumières, Contre-Révolution et Vitupération* ».

143« [...] les premières recherches de la revue *Esprit* et de quelques voisins (*Ordre Nouveau*, etc.) autour de la crise politique et spirituelle qui éclat[e] en Europe. » in *Le Personnalisme*, p.7

144*Archange* : du grec *ἀρχι-*, la puissance, et *ἄγγελος*, le messager.

145Albert Camus, in *L'Été*, « *Le Minotaure ou la halte d'Oran* », Gallimard, Folio, 1959, p.75

146in *Antimodernité*, « *Pessimisme* ».

147Ce Bien si critiqué dans *L'Empire du Bien*, tandis que les critiques de Camus surviennent à travers ses *Essais*.

148in *Antimodernité*, « *Anti-Lumières, Contre-Révolution et Vitupération* ».

correspond au philosophe de l'avenir¹⁴⁹ (*Dramatisme*). De sorte que, dans une logique antimoderne pour commencer, ils réécrivent l'Histoire contemporaine avec mécontentement (*Fantasmes*). Or à partir de là, ayant mécontemporainement diagnostiqué la condition humaine, ils trouvent une longue respiration et la mesure de leur courage dans le principe du non-retour, car ils n'ont absolument rien à voir avec la réaction (*Pro-Renaissance, Non-Retour et Résurrection*) — nos auteurs n'ont rien de réactionnaires¹⁵⁰.

Ainsi, puisqu'Albert Camus n'aurait jamais proposé qu'un héroïsme dérisoire (Mounier), et qu'il n'aurait jamais été qu'acteur de la bien-pensance contemporaine (Muray), nos auteurs prétendirent, quant à eux, résoudre le problème qu'il posa. Ce problème ne s'avère ni exactement philosophique, ni exactement intellectuel, ni exactement moral, ni exactement social, ni exactement politique, ni exactement économique, ni exactement culturel : il s'avère tout cela à la fois et, pragmatiquement, il n'y aurait que la littérature qui sache le résoudre, car il concerne le récit ou le sens de la modernité¹⁵¹.

Le problème contemporain correspond au problème du moderne, à savoir du *modus*, ou du mode : la modernité se définit comme la qualité des Hommes qui créent¹⁵² leur monde, non seulement qui en héritent ainsi que dans le traditionalisme¹⁵³.

149in la préface à *Par-delà bien et mal*.

150Mounier : « Dissocier le spirituel du réactionnaire » in *Refaire la Renaissance*, « *Refaire la Renaissance* », p.39 et Muray : « Cette ridicule obsession du complot, qui se trouve au fondement de tant de pensées réactionnaires [...] » in *Essais*, « *On purge bébé, examen d'une campagne anticélinienne* », p.875

151Nous en traiterons plus avant dans une autre étude. Cela dit, notons que la nature de ce problème se trouve clairement morelle.

152Création au sens de notre *Prologue*.

153« *Ainsi puisqu'Albert Camus [...] le traditionalisme.* » : tout ce propos représente une variation historique à partir des œuvres d'Hannah Arendt, *Condition de l'Homme moderne*, de Jürgen Habermas, *Le Discours philosophique de la modernité*, et de Michel Butor, *Essais sur les modernes*, conjugués avec nos auteurs.

Père éternel

Emmanuel Mounier se situe avant tout comme philosophe. Un philosophe qui, certes, verse largement sur la littérature comme nous l'avons déjà vu¹⁵⁴ et comme nous le verrons encore¹⁵⁵.

Formé à la « laïque » dans le contexte de séparation de l'Église et de l'État, qui n'a apparemment pas eu d'incidences néfastes sur son parcours, Mounier est un croyant convaincu [...] le philosophe gardera le goût d'une foi simple, cette foi un peu rude, mais sûre, des montagnards.¹⁵⁶

Or, dire de Mounier qu'il correspond *avant tout* à un philosophe, cela signifie aussi que, pour lui, compte *avant tout* la rationalisation de sa sensibilité face au monde. À quoi il s'attacha le plus dans son ouvrage *Le Personnalisme*, dont la première édition paraît en 1949, à savoir au sommet de sa maturité et de sa carrière — il meurt d'une crise cardiaque l'année suivante.

Mounier y propose la formalisation d'une pensée qu'il laisse à son dynamisme¹⁵⁷, mais une pensée intrinsèquement liée au christianisme¹⁵⁸. D'ailleurs à cette époque — de 1948 à 1950 — il publie quatre articles conséquents finalement rassemblés en 1953, selon son vœu, sous le titre *Malraux Camus Sartre Bernanos, l'espoir des désespérés*¹⁵⁹, dans lesquels il déploie un regard critique chrétien, sur chacun des auteurs éponymes, car

Mounier n'en reste jamais au scandale éprouvé, à l'objection. Spontanément, il cherche aussitôt à saisir ce qui va lui permettre de ne pas désespérer de Malraux, Camus, Sartre. En chacun d'eux, il s'applique à déceler le point d'où jaillit l'espoir, et il se défend soigneusement de définir ce point selon son expérience propre.¹⁶⁰

De plus

la méthode critique de Mounier — si c'est une méthode, et non plutôt un geste congénital — consiste à ne jamais arrêter sous son regard scrutateur la vie mouvante d'une *personne*. Il essaie de saisir avant tout le rythme, l'orientation, les chances de cette pérégrination qu'est à ses yeux toute existence, toute pensée d'homme vivant.¹⁶¹

Alors ? — « Ne pas désespérer de Malraux, Camus, Sartre ; déceler le point d'où jaillit l'espoir ; ne jamais arrêter [...] la vie mouvante d'une *personne* [référence au personnalisme] ; saisir le rythme,

154in *Prologue*, « *Virtuosité contre Rentabilité* ».

155in *Démodernité*, « *Dramatisme* ».

156*Petite Vie d'Emmanuel Mounier*, p.14

157« Le personnalisme est une philosophie, il n'est pas seulement une attitude. Il est une philosophie, il n'est pas un système. » in *Le Personnalisme*, p.8

158« Un personnalisme chrétien et un personnalisme agnostique, par exemple, diffèrent jusque dans leur structure intime. [...] Cependant, ils se recoupent sur certains domaines de pensée, sur certaines affirmations fondamentales et sur certaines conduites pratiques, de l'ordre de l'individuel ou de l'ordre collectif : c'est assez pour donner sa raison d'être à un nom collectif. » in *Le Personnalisme*, p.9

159« Emmanuel Mounier avait lui-même choisi le titre de ce recueil et remis à son éditeur les quatre essais dont il se compose [...] » in *Malraux Camus Sartre Bernanos*, « *Note de l'éditeur* », p.7

160*Ibid*, p.8

161*Idem*

l'orientation, les chances de cette pérégrination qu'est à ses yeux toute existence, toute pensée d'homme vivant », ne s'agit-il pas là d'autant de façons de voir les choses *sub specie aeternitatis* ? — Dès lors, il s'agit bien d'essayer d'envisager le monde, autant que possible, au point de vue de Dieu le Père.

Un projet déjà d'actualité en 1932, lors de la fondation d'*Esprit* :

Dans ce même texte inaugural [l'article *Refaire la Renaissance*], [Mounier] s'efforce de dissocier spirituel et réactionnaire ainsi que spirituel et politique. Constatant la mort de la chrétienté comme étape historique où l'Église pouvait dominer la société, il amorce une pensée révolutionnaire pour le christianisme occidental, celle d'une Église ramenée à elle-même, sans confusion avec la société, et d'une spiritualité ramenée à l'Évangile.¹⁶²

Cela signifie que, si toute l'œuvre d'Emmanuel Mounier ne se trouve pas traversée par un recul face au temporel (« dissocier spirituel et réactionnaire ainsi que spirituel et politique ; mort de la chrétienté [...] où l'Église pouvait dominer la société ; une Église [...] sans confusion avec la société ; une spiritualité ramenée à l'Évangile »), l'auteur pousse à fond la laïcité selon l'éducation qu'il a reçue, d'après la première citation de cette partie.

Citation qui se concluait d'ailleurs ainsi : « le philosophe gardera le goût d'une foi simple, cette foi un peu rude, mais sûre, des montagnards¹⁶³ ». Or, cette franche rudesse et cette franche assurance, Mounier les affiche encore à la fin de sa courte vie, au terme du *Personnalisme*, alors que le texte tient d'une formalisation théorique pourtant¹⁶⁴ :

Nous avons distingué, dans la réalité religieuse *concrète*, la part de l'éternel, ses amalgames avec *des formes temporelles caduques* et *les compromissions où les hommes la commettent*. L'esprit religieux ne consiste pas à couvrir le tout par l'apologétique, mais à *dégager l'authentique de l'inauthentique, et le durable du caduc*. [Le christianisme] rencontre ici l'esprit du *personnalisme*.¹⁶⁵ [Nous soulignons.]

Mais voyons à présent Philippe Muray.

Philippe Muray n'a rien de personnaliste : il ne traite jamais du personnalisme, et il faudrait tordre son propos pour y trouver cette philosophie. D'ailleurs, Muray ne se trouve tout simplement pas philosophe, « [s]es préoccupations ne sont aucunement philosophiques, elles sont extrêmement *concrètes*, donc littéraires¹⁶⁶ [nous soulignons] »¹⁶⁷. Et dans ce souci du concret il rejoint déjà Emmanuel Mounier — cela pourrait partiellement expliquer pourquoi l'œuvre de Mounier verse régulièrement sur la littérature.

Au-delà, si un philosophe intéresse Philippe Muray, il faut nous tourner vers Guy Debord ou vers Jean Baudrillard, car nombre de ses assertions sur la modernité tiennent d'eux¹⁶⁸. Mais, si nous

¹⁶²*Refaire la Renaissance*, « Préface » de Guy Coq, p.8

¹⁶³*Petite Vie d'Emmanuel Mounier*, p.14

¹⁶⁴Cela signifie bien que, pour Mounier en tout cas, le philosophe rationalise sa sensibilité, ainsi que nous avons commencé par l'affirmer dans cette partie. Au-delà, un Nietzsche ne nous contredirait pas : il suffit pour s'en convaincre de lire la première partie de *Par-delà bien et mal*.

¹⁶⁵*Le Personnalisme*, p.137

¹⁶⁶*Essais*, « *Dans la nuit du nouveau monde-monstre* », p.1221

¹⁶⁷Voir aussi *Prologue*, « *Virtuosité contre Rentabilité* ».

¹⁶⁸in *Démocratie*, « *Dramatisme* ». De plus, entre autres, Muray cite onze fois Debord et huit fois Baudrillard dans ses *Essais* dans des contextes mélioratifs, ce qui s'avère conséquent déjà par rapport à la majorité des personnes citées.

parlons de Baudrillard, cela vient surtout de ceci, publié en 1970 — voilà vingt ans que Mounier a perdu la vie, et près de vingt ans plus tard Muray se fera connaître avec son *Céline* :

PERSONNALISEZ VOUS-MÊME
VOTRE APPARTEMENT !

Cette formule « surréfléchie » (se personnaliser soi-même ... en personne, etc. !) livre le fin mot de l'histoire. Ce que dit toute cette rhétorique, qui se débat dans l'impossibilité de le dire, c'est précisément *qu'il n'y a personne*. La « personne » en valeur absolue, avec ses traits irréductibles et son poids spécifique, telle que toute la tradition occidentale l'a forgée comme mythe organisateur du Sujet, avec ses passions, sa volonté, son caractère ou ... sa banalité, cette personne est absente, morte, balayée de notre univers fonctionnel.

Nous émettons cette hypothèse historique que Philippe Muray, avec les constats qu'il dressa, ne pouvait tout simplement pas se faire personnaliste, pour rester conséquent avec lui-même. S'il a jamais rencontré l'œuvre d'Emmanuel Mounier, donc, il l'aura probablement associée à quelque chose d'impossible pour son temps¹⁶⁹. Cela signifie que le catholicisme chez Muray a une autre valeur.

Le catholicisme n'est pas une religion ; il est l'affront de toutes les religions, et une guerre perpétuelle contre tout l'esprit de ferveur ou de spirituel de l'humanité, contre tous les pèlerinages occultistes et progressistes du vaudeville social.¹⁷⁰

L'essai duquel nous tirons la citation précédente, écrit en 1985, s'intitule sarcastiquement *Il n'y a que la mauvaise foi qui sauve*, et mauvaise foi face à une époque dont la foi se trouve autre¹⁷¹. De par ce que Muray se pose en irréligieux, paradoxalement à travers sa foi catholique, on peut le dire moderne : il se montre laïc et même laïc forcené, ainsi qu'Emmanuel Mounier — qui rétrospectivement se montre moderne à son tour, — mais leur adhésion à cette croyance, rejetée par la modernité, les rend à la démodernité : au moment où ils écrivent, ils se trouvent passés de mode¹⁷².

Dès lors, on ne peut plus exactement prendre la critique murayienne de « l'esprit de ferveur ou de spirituel de l'humanité¹⁷³ » comme argument contre la démarche mouniériste, mais on doit mettre en relation cette critique avec « tous les pèlerinages occultistes et progressistes du vaudeville social¹⁷⁴ » diagnostiqué un an plus tôt dans *Le XIX^{ème} siècle à travers les âges*. D'ailleurs, dans ce livre non-académique d'histoire littéraire, on lit, au sujet de Balzac et de son *Père Goriot* :

La cause du père prend presque fatalement la forme d'un réquisitoire anti-société. « Quand j'ai été père, dit Goriot, j'ai compris Dieu ... » Mais rien ne prouve que la communauté soit si impatiente de comprendre Dieu le Père, ni d'écouter celui qui est en train de se faire père [Balzac] pour dire Dieu, en rabaisant la communauté à une agitation de fils.¹⁷⁵

« Balzac en train de se faire père », correspond à la thèse explicative du succès de la *Comédie humaine* d'après Muray, car cela permet d'inventer la notion de retour des personnages d'œuvre en

169in *Démodernité*, « Dramatisme »

170Essais, « *Il n'y a que la mauvaise foi qui sauve* », p.658

171in *Démodernité*, « *Fantasmes* ».

172Ce que la faible notoriété, à la fois de Mounier et de Muray, ne dément pas pour l'instant.

173Essais, « *Il n'y a que la mauvaise foi qui sauve* », p.658

174Essais, « *Il n'y a que la mauvaise foi qui sauve* », p.658

175*Le XIX^{ème} siècle à travers les âges*, p.626

œuvre, notion sur laquelle nous reviendrons¹⁷⁶. Or, pour voir aller et venir des personnages, il faut que le lecteur prenne du recul par rapport à telle œuvre, métaphore du monde, de sorte qu'il se voie situé comme hors-monde — après l'auteur — à la place de Dieu. De plus, bien que *La Comédie humaine* ait été récupérée par les marxistes, il n'en reste pas moins qu'Honoré de Balzac se définissait royaliste et catholique¹⁷⁷.

Voilà donc que la perspective de Philippe Muray correspond à celle d'Emmanuel Mounier quarante ans plus tôt : *sub specie aeternitatis*, celle du Père céleste. Et voilà pourquoi Muray affirme qu'il ne saurait y avoir d'Histoire, et d'histoires — donc de romans¹⁷⁸ — sans catholicisme :

[...] le catholicisme, ici sous sa version théologique, est historique, chez Muray, tandis que la haine du catholicisme, ou la théophobie, ou plus tard l'occultosocialisme, lui est antérieur (et se veut postérieur), passe « à travers les âges ». Et même, pour Muray, le catholicisme et l'Histoire sont identiques, ce sont des termes permutables (« l'Histoire elle-même n'est que l'histoire du retour du Christ dans le monde » [citant *Festivus festivus*, « *La Fin du monde est reportée à une date antérieure* », p.465], écrira-t-il plus tard) ; la théophobie, quant à elle, est anhistorique.¹⁷⁹

Mais nous rencontrons là un terme — *occultosocialisme* — de même qu'une notion en filigrane — la fin de l'Histoire — propres à Philippe Muray. Avant de se voir développés et recoupsés avec Emmanuel Mounier¹⁸⁰, ils exigent que nous nous penchions sur *le concret* de leur perspective catholique. Ce qui ne leur déplairait pas puisque, nous l'avons dit ailleurs¹⁸¹, il s'agit de pragmatiques — y compris, au fond, au plan linguistique¹⁸².

Sur leur base alors, nous introduisons en narratologie — même pour les besoins de la cause — une *focalisation immanemment transcendante ou transcendantale ment immanente, métaleptique, « inférieure à zéro », bref : négative*¹⁸³. En effet, la focalisation omnisciente ne suffit à décrire ni l'approche textuelle de Mounier, ni celle de Muray : chez eux, le texte se voit clairement considéré dans son interjectivité¹⁸⁴.

176in *Démodernité*, « *Pro-Renaissance, Non-Retour et Résurrection* ».

177Le *XIX^{ème} siècle à travers les âges*, pp.625-643.

178Essais, « *Il n'y a que la mauvaise foi qui sauve* », p.663

179L'*Invention de Philippe Muray*, p.214

180in *Démodernité*, « *Fantasmes* ».

181in *Antimodernité*, « *Anti-Lumières, Contre-Révolution et Vitupération* » et cette partie même.

182in *Épilogue*, « *La Pragmatique* ».

183*Focalisation négative* : point de vue du narrateur qui, en plus d'avoir l'omniscience, déborde l'œuvre. Par le procédé du retour des personnages (chez Balzac, par exemple, donc), des considérations versant sur l'essai (chez Kundera, par exemple — cher à Philippe Muray) ou une adresse ouverte au lecteur (chez Diderot, par exemple — cher à Philippe Muray, aussi).

184in *Prologue*, « *L'Art et son œuvre* » et *Antimodernité*, « *Préambule* ».

Dramatisme

Nous venons donc de voir qu'Emmanuel Mounier et Philippe Muray perçoivent l'univers, autant que possible, au point de vue du Père éternel. Au philosophe d'évaluer la crédibilité ou seulement la possibilité d'un tel poste.

Au plan pragmatique toutefois, ce poste suppose un recul, une prise de distance par rapport au monde, que nous avons qualifié de *focalisation négative*¹⁸⁵. Or, la focalisation négative pose l'observateur en témoin¹⁸⁶, donc aussi en spectateur du monde.

Aussi bien, le courant que nous choisissons de mettre en valeur, [...] un homme *dramatique* et complet, nous apparaît-il comme une promesse qui déborde le plan de la connaissance pour intéresser *notre destin*.¹⁸⁷ [Nous soulignons.]

Tout d'abord, nous retrouvons là tous les éléments constitutifs de l'optimisme tragique de Mounier signalé plus haut. Optimisme tragique que, pour rappel, nous avons recoupé au pessimisme comique de Muray, sous la bannière du nihilisme actif nietzschéen¹⁸⁸. Mais le drame, correspond tout à la fois à l'action scénique, un genre grave, et un synonyme de tragique.

Par sa première acception, l'emploi du qualificatif *dramatique* par Mounier prouve sa focalisation négative, sorte de distanciation brechtienne. Par la deuxième, il semble s'écarter du pessimisme comique d'un Muray — mais nous verrons bientôt qu'il s'agit d'une illusion. Par la troisième enfin, il rejoint le nihilisme actif d'un Nietzsche, qui fait sien l'*amor fati* — l'amour du destin. Pour le moment, nous restons dans le domaine pragmatique, du concret perçu de façon transcendante.

L'étonnant, vient de ce que nous tirons cette citation d'un ouvrage à prétention scientifique (*Le Traité du caractère*) — nous verrons que Mounier l'assume parfaitement. Mais penchons-nous aussitôt sur Muray, afin de résorber l'illusion par laquelle il s'éloignerait du drame mouniériste :

Critiquer, maintenant, et littéralement, *c'est représenter*, dans la mesure où la bonne pensée dominante, en s'efforçant d'abolir toute différenciation, toute disparité, toute contradiction, s'interdit du même coup la possibilité de critiquer, donc aussi de représenter.¹⁸⁹

Inutile de dire que, pour Muray, l'heure se révèle grave. Premièrement, nous ne soulignons pas et, secondement, il s'agit de combattre héroïquement « la bonne pensée dominante [qui s'efforce] d'abolir toute différenciation [etc.] ». L'arme de notre héros, vient de la critique représentante, que sa focalisation négative permet de rendre archangélique : il se donne le regard du Père éternel ou, si l'on préfère, la place d'un spectateur absolu. Ceci dit, nous ne savons pas encore exactement qu'elle correspond à la meilleure façon de combattre.

Nous savons déjà, grâce au titre d'une œuvre citée plus haut, qu'Emmanuel Mounier emploie une caractérologie. Il écrit bien en caractérologue :

185« [Les chrétiens] habitent leurs cités comme étrangers, ils prennent part à tout comme citoyens, ils souffrent tout comme voyageurs. Pour eux, toute région étrangère est une patrie, et toute patrie ici-bas est une région étrangère. » in *Lettre à Diognète*.

186Vocabulaire chrétien.

187*Traité du caractère, anthologie*, p.9

188in *Antimodernité, « Pessimisme »*.

189*Festivus, festivus*, p.33

La grandeur du freudisme, c'est d'avoir le premier proclamé sans ambiguïté qu'en dernière analyse toute psychologie doit déboucher sur une singularité dramatique, parce que la vie psychologique est une vie, faite non pas d'abstractions verbales ou physiologiques, mais d'événements liés dont l'acteur est une personne concrète.¹⁹⁰

Or chez Philippe Muray « dès 1981, dans *Céline*, l'influence de Freud est très perceptible — elle ne se démentira jamais.¹⁹¹ »

Reste que Mounier, contrairement à Muray, ne s'adonne pas à une critique psychanalytique ; il s'adonne, nous l'avons dit, à une critique caractérologique. Mais cette critique s'avère bien, sous sa plume même, de type psychologique (« en dernière analyse, toute psychologie doit déboucher sur une singularité dramatique »). Or, en tant qu'il s'intéresse au singulier, il rejoint Muray dans la psychologie clinique¹⁹².

Mounier écrit encore :

Un long dépouillement est nécessaire pour atteindre [...] les états d'âmes du sujet tels qu'il les éprouve. Un long et rigoureux travail critique est nécessaire pour y parvenir, auquel des monographies approfondies de cas particuliers sont plus utiles que l'accumulation de cas nombreux et hâtivement réunis pour un usage statistique.¹⁹³

Or il s'agit là littéralement de la même démarche entreprise par Philippe Muray, de façon flagrante dans son *XIX^{ème} siècle à travers les âges*. Son dépouillement y vient de la simplicité du point de départ, devenant vite fil conducteur à dérouler : « l'objectif consistait d'abord à tenter d'expliquer une énigme : la métamorphose d'un siècle en *nom*¹⁹⁴ ».

La table des matières parle d'elle-même, puisque rapidement toutes les parties se trouvent associées à un nom (Comte, Blavatski, Michelet, Hugo, Renan, Balzac, Nerval, Quinet, Flaubert, Zola, Sand, Sue, Baudelaire) — sur plus des trois quarts de l'ouvrage. À chaque fois, Philippe Muray en fait une exploitation monographique, afin d'illustrer, à travers quelques cas représentatifs, son intuition de la dixneuvième occulto-socialiste ou socialo-occultiste, lancinante au 20^{ème} siècle.

Voici par exemple l'exploitation que fait Philippe Muray d'un auteur tel que Charles Baudelaire :

Baudelaire enfin s'en va en 1864.

Il s'échappe, abandonne Paris, les dettes, les soucis, les chagrins, les amis et les ennemis. Les témoins de sa détérioration et de son humiliation physique.

Il arrive à Bruxelles le 24 avril.

Deux ans plus tard il quittera la Belgique muet, à moitié mort, hémiplégique et aphasique, ayant choisi la paralysie. Les *non, non, crénom !* célèbres reproduisent d'une façon comprimée et véhémement sa révolte définitive de tout ce qu'il avait fui deux ans auparavant.¹⁹⁵

190 *Traité du caractère, anthologie*, p.25

191 *L'Invention de Philippe Muray*, p.235

192 « Il s'agit d'une science de la conduite humaine, fondée principalement sur l'observation et l'analyse approfondie des cas individuels, aussi bien normaux que pathologiques, et pouvant s'étendre à celle des groupes. » in *Vocabulaire de la psychologie, « Psychologie clinique »* — à partir de quoi, nous pourrions qualifier nos auteurs de *sociatres* : médecins de la société. Or, dans leurs termes, cette médecine se révèle parfaitement post-nietzschéenne.

193 *Traité du caractère, anthologie*, p.24

194 *Le XIX^{ème} siècle à travers les âges, « Préface »*, p.9

195 *Le XIX^{ème} siècle à travers les âges*, p.656

Il y a bien là dramatisation romanesque, avec deux tableaux (la France et la Belgique) à un rythme vaudevillesque puisque, en quelques phrases étalées sur quatre courts paragraphes, le même sujet fuit et s'effondre de manière grotesque : « [s]es amis et [s]es ennemis[, l]es témoins de sa détérioration et de son humiliation physique » le retrouvent pire qu'auparavant, rapatrié malgré lui « muet, à moitié mort, hémiplégique et aphasique » avec pour dernière richesse de vocabulaire deux mots presque paillardes : retour en enfer.

Là encore, Mounier nous éclaire sur la méthode :

La vocation de caractérologue regarde plutôt vers la vocation de romancier que vers celle de naturaliste, si tant est qu'il ne rencontre vraiment l'homme qu'au moment où il retrouve ou re-crée l'homme personnel.¹⁹⁶

Mais Philippe Muray en détient la clef épistémologique :

Je crois qu'il faut repartir de la première question, la question des questions : *Que se passe-t-il ?* C'est la question originelle, en quelque sorte, de la littérature, et notamment de la littérature romanesque [...] Que se passe-t-il donc ? Qu'arrive-t-il donc à ce monde-ci, à notre monde humain ? Comment se transforme-t-il ?¹⁹⁷

Que se passe-t-il ? La question de l'action en cours, ou la question du drame qu'il s'agit de critiquer en témoignant de son spectacle. Or Mounier et Muray emploient la même méthode critique, à savoir le roman (« La vocation de caractérologue regarde plutôt vers la vocation de romancier¹⁹⁸ » ; « *Que se passe-t-il ?* C'est la question originelle, en quelque sorte, de la littérature, et notamment de la littérature romanesque¹⁹⁹ »).

Ainsi Mounier, se posant en philosophe et scientifique pourtant, juge-t-il, méthodologiquement et épistémologiquement, le romanesque — personnel — plus pertinent que le technique — impersonnel. Muray de même, s'adonnant à une investigation anthropologique pourtant.

En somme, nos auteurs estiment la virtuosité plus efficace que la rentabilité²⁰⁰, dans l'atteinte de leurs buts. Pour eux — selon le mot de Mounier — critiquer, implique de dramatiser ou — selon celui de Muray — représenter. Bref : donner à voir, donner en spectacle, dans une vitale prise de distance.

Mounier explique :

Nous sommes révolutionnaires [...] mais au nom de l'esprit [...] tant que durera l'humanité, parce que la vie de l'esprit est une conquête sur nos paresse, qu'à chaque pas nous devons nous secouer contre l'assoupissement, nous adapter à la révélation nouvelle, nous épanouir au paysage qui s'amplifie.²⁰¹

« La révolution » : elle a toujours eu ses héros. Et « l'esprit » religieux : il a toujours eu ses archanges. « Tant que durera l'humanité » : il s'agit ni plus ni moins que de sauver le monde. Le

196 *Traité du caractère, anthologie*, p.23

197 *Festivus, festivus*, p.25

198 *Traité du caractère, anthologie*, p.23

199 *Festivus, festivus*, p.25

200 in *Prologue, « Virtuosité contre Rentabilité »*.

201 *Refaire la Renaissance, « Refaire la Renaissance »*, p.51

but : « nous secouer contre l'assoupissement, nous adapter à la révélation nouvelle, nous épanouir au paysage qui s'amplifie ». Ou tout autant : devenir plus complètement des héros ; et pour cela : devenir plus complètement des messagers de puissance — des archanges.

Et Muray :

Mon but était — est toujours — de dresser le tableau de l'époque qui commence, de le faire le plus précisément et le plus agressivement que je pourrais ; et, à l'espèce de mort qui commençait à vivre joyeusement et globalement sous mes yeux une vie humaine, d'apporter une réponse, une riposte à la hauteur de ses hallucinantes gesticulations.²⁰²

« L'agression et la précision contre l'époque qui commence ; la riposte à la hauteur d'hallucinantes gesticulations » : tout comme la révolution, elle a besoin de héros. « Dresser le tableau de l'époque qui commence » : plus que de peindre un tableau, il s'agit de déployer une cosmologie mécontemporaine, aux dimensions grandioses, dignes d'un archange. Ou tout autant : peaufiner toujours plus l'art de la guerre, milieu naturel du héros ; et pour cela : retourner indéfiniment au combat, acharnement archangélique. Nous répétons que nos auteurs se conjoignent dans la figure de Saint-Michel, dont le dragon a *modernité contemporaine* pour nom²⁰³, en ajoutant aussitôt que, à la lumière de la dramatisation-représentation, leur démarche s'avère éminemment autotélique, donc virtuose : la modernité s'y oppose quant à elle qui, pour autant qu'elle se montre réflexive, se rend tout entière au futur contrôlé²⁰⁴.

Notons enfin que, employant les arts à des fins scientifiques — et inversement les sciences à des fins artistiques, — Mounier et Muray s'avèrent humanistes à la manière de la Renaissance²⁰⁵.

202 *Causeur magazine* n°27, « *Mon rire est une pensée* », entretien avec Pierre de Beauvillé, p.15

203 in couverture, et *Antimodernité*, « *Sublime* ».

204 Variation historique à partir des œuvres d'Hannah Arendt, *Condition de l'Homme moderne*, de Jürgen Habermas, *Le Discours philosophique de la modernité*, et de Michel Butor, *Essais sur les modernes*, conjugués à nos auteurs qui, tous deux, ne se rendent pas au futur contrôlé. — *Futur* : du latin *futurum*, « qui est en train d'être ». Les finalités modernes astreignent l'avènement, donc l'empêchent en tendant à annuler l'imprévisible.

205 « Des grandes œuvres littéraires de l'époque, la plupart se présentent comme travaux en cours, chantiers ouverts. » in *Perpetuum mobile*, p.11. Voir aussi *Démodernité*, « *Pro-Renaissance, Non-Retour et Résurrection* ».

Fantasmes

Fantasme : du latin *phantasma*, qui signifie *spectre* ou *fantôme*. Actuellement, le fantasme désigne une perception irréaliste, ou une élaboration imaginaire. Il a pour synonymes inexacts : *hallucination*, *illusion*, *chimère*, voire *rêverie*. En littérature, le fantasme donne le fantastique, où tombe la nette séparation du réel et de l'irréel, au profit d'une vraisemblance démentielle.

Or voilà qu'Emmanuel Mounier critique un fantasme, présumé chez les chrétiens de son temps :

Le jour où nous reconnâtrons, avec l'effroi nécessaire, qu'une immense masse du monde chrétien et un immense secteur de nos vies dites chrétiennes se sont abandonnées au paganisme, ce jour-là, la guérison sera proche.²⁰⁶

Il faut ici « reconnaître », donc prendre en compte correctement les réalités. Et encore, de reconnaître « avec l'effroi nécessaire », car les réalités ne reluiraient pas pour le chrétien : la revenue du « paganisme » comme un retour du refoulé en psychologie des profondeurs, auquel on s'« abandonnerait » comme on sombre dans l'inconscience. Car à la conscience chrétienne — et, au-delà, l'éthique chrétienne — développée par Mounier, le paganisme correspond à des fantasmes, par définition diaboliques.

Et puis Philippe Muray :

[...] [Le Panthéon,] image complète de la simulation de religion dont j'ai parlé dans mon livre [*Le XIX^{ème} siècle à travers les âges*] en essayant de montrer comment le progressisme hallucinatoire et l'occultisme illimité formaient l'espèce de perversion religieuse diffuse de notre temps¹ [1. Quelques années plus tard, la perversion que j'essayais alors de définir se donnera elle-même un nom : *New Age* (mai 1997).]²⁰⁷

Nous retrouvons un vocable issu de la psychanalyse, évident sous la plume de Muray : « perversion ». Perversion qui, en psychologie des profondeurs, appelle le fantasme. Et puis, tout un champ lexical inhérent (« simulation ; hallucinatoire ; occultisme ; *New Age*²⁰⁸ »). Ainsi Philippe Muray critique-t-il le même paganisme ou *néo-paganisme* qu'Emmanuel Mounier, qui assistait aux prémices du *New Age*.

Mais, chose étonnante *a priori*, Muray parle de « progressisme hallucinatoire », dans la citation précédente. Cela tient de ce que tout son *XIX^{ème} siècle à travers les âges* espère démontrer que le socialisme (progressiste par définition) et l'occultisme (progressif par initiation) ont partie intimement liée²⁰⁹. Alors voici ce qu'écrit Mounier, suivant Albert Thibaudet (1874-1936) :

[...] le « sinistrisme » immanent à la sensibilité de la plupart des Français, l'intimidation qu'exerce sur leurs esprits le seul mot de gauche (avec ses variantes [...] les idées *avancées*, les idées *larges* [...]). [...] ce mouvement vers la gauche s'impose à l'esprit [...] comme une sorte

²⁰⁶Refaire la Renaissance, « Confession pour nous autres chrétiens », p.308

²⁰⁷Essais, « L'Homme qui rime (Hugo) », p.552, à l'occasion de sa commémoration en 1985.

²⁰⁸Occultisme, en tant que l'occulte appelle le caché, l'invisible, et *New Age*, en tant que le psychédélisme s'y voit évidemment attaché.

²⁰⁹Il y met Flaubert en exergue, sans référence : « *La Magie croit au transformations immédiates par la vertu des formules, exactement comme le Socialisme.* » Tout l'ouvrage constitue une histoire littéraire à ce sujet.

de mouvement pur, une pulsion immanente du dieu en regard de laquelle tout recul, bien plus, tout arrêt est ré-action.²¹⁰

« Immanence à la sensibilité ; intimidation des esprits ; mouvement pur ; pulsion immanente du dieu » : de quoi s'agit-il sinon d'enthousiasme ? — à savoir, d'une fantasmagorie de la vitalité ? Fantasmagorie que l'on trouve pragmatiquement chez le militant politique, selon Muray :

Le marxisme-mimétisme [des masses]. Terminé pour de bon à présent, semble-t-il. Ce qui n'est pas le cas justement du socialisme, bien plus souple, flou, vaporeux, dissipé et présent comme une vibration interne, une sorte d'état second constant de la société.²¹¹

Si le marxisme-léninisme se répandit si facilement par le passé — critiqué de même ailleurs par Mounier alors contemporain de son développement²¹² — de fait, il correspondrait à un « marxisme-mimétisme », forcément enthousiaste puisqu'éprenant les masses dans une « mimésis à destin tragique²¹³ ». Le socialisme qui en hérite, lui, correspondrait à « une vibration interne, une sorte d'état second constant de la société²¹⁴ ». À savoir, ici, un phénomène recherché par le psychédélisme. D'où suit que le « sinistrisme²¹⁵ » se trouverait *New Age* et le *New Age* « sinistrisme », sans qu'on sache qui de l'œuf ou de la poule — du gauchisme ou du néo-paganisme — est à l'origine de l'autre²¹⁶.

Mais faisons un crochet par Jean Baudrillard rencontré précédemment²¹⁷, inspirateur de Muray :

C'est cet être perdu [la personne, disparue] qui va se reconstituer *in abstracto*, par la force des signes, dans l'éventail démultiplié des différences, dans la Mercedes, dans la « petite note claire », dans mille autres signes agrégés, constellés pour recréer une *individualité de synthèse*, et au fond pour éclater dans l'anonymat le plus total, puisque la différence est par définition ce qui n'a pas de nom.²¹⁸

« Personne abstraite ; individualité de synthèse ; anonymat le plus total » : il s'agit de la condition enthousiaste, militante politique, avec sa fantasmagorie, systématisée à toute la société de consommation apparue en Europe après l'influence du marxisme-léninisme, toujours très influent après-guerre. Alors voici Mounier :

Quand son foie va mal et qu'il a peur, le bourgeois renchérit volontiers sur le régime. L'organisme social qu'il a fait à son image est engorgé : il consentirait sans peine, avec empressement sans doute, à des restrictions temporaires qui élimineraient les poisons et referaient la machine pour de nouveaux excès.²¹⁹

210 *Communisme, anarchie et personnalisme*, p.15 ; p.17 Mounier ajoute : « Si c'était notre propos, nous retrouverions à droite les mêmes confusions massives. »

211 *Le XIX^{ème} siècle à travers les âges*, p.63

212 Au sujet du communisme : « Compagnonnage, esprit de groupe, loin de nous la pensée de rejeter l'entraînement à la vie communautaire. Mais prenons-les pour ce qu'ils sont, pour un exercice à « entraîner la machine », à rompre les habitudes, à en suggérer d'autres, un moyen matériel pour créer une atmosphère [...] » in *Communisme, anarchie et personnalisme*, p.98

213 *Le XIX^{ème} siècle à travers les âges*, p.63

214 *Idem*.

215 *Communisme, anarchie et personnalisme*, p.15

216 *Essais, « L'Homme qui rime (Hugo) »*, p.552

217 in *Démodernité, « Père éternel »*.

218 *La Société de consommation*, p.125, suite exacte de sa citation précédente.

219 *Refaire la Renaissance, « Pour une technique des moyens spirituels »*, p.249

Premièrement, Mounier traite *du* bourgeois : ni d'*un* bourgeois *quelconque* ni *des* bourgeois *en général* — effets d'indifférenciation. L'article définit singulier, désignant pourtant *n'importe quel* bourgeois mais *en particulier*, fait de ce bourgeois un personnage abstrait — effet de reconnaissance. D'autant plus abstrait, d'ailleurs, qu'il aurait fait l'organisme social « à son image » : expression qui fait allusion à Dieu — haut degré de généralisation — et Dieu créant l'Homme — pour autant qu'Il existe nul ne connaît Son visage, *idem* de ce bourgeois. D'autre part, on conçoit mal un « organisme social » — phénomène structurel — à l'image de quelqu'un — phénomène individuel : cela rend la personne à la structure — effet de dépersonnalisation, cohérent avec ce que pense Mounier de l'individualisme²²⁰. Enfin, il se trouve méprisable que ce personnage abstrait s'adonne à de piteuses activités (« renchérir volontiers sur le régime ; organisme social à son image engorgé ; consentir avec empressement ; restrictions temporaires pour de nouveaux excès ») et autres craintes dérisoires (« son foie va mal et il a peur ; éliminer les poisons ; refaire la machine »). Le bourgeois mouniériste correspond à l'homme contemporain de Muray :

Notre « sérieux » dominant à nous, farcesque, petit-bourgeois et chafouinement lyrique, supporte très mal sa caricature. De constants égards lui sont dus, pour faire oublier ses origines modestes. Sa légitimité vient de ses bons sentiments, elle est inattaquable.²²¹

Or on ne cherche à « faire oublier ses origines modestes » en « support[ant] très mal sa caricature », que si l'on craint que ses origines et ses défauts se trouvent connus. Ainsi prend-on sérieusement de piteuses activités (« sérieux farcesque, petit-bourgeois, chafouinement lyrique ; de constants égards lui sont dus ; sa légitimité inattaquable ») et l'homme contemporain de Muray correspond bien, comme Baudrillard l'affirme, à « une personne abstraite ; une individualité de synthèse ; dans l'anonymat le plus total ». Victoire du fantasme sur la réalité, puisque le bourgeois comme l'homme contemporain se croient *quelqu'un*, là où ils s'avèrent impersonnels et feints.

Cela vient de ce que pour Muray,

L'âge adulte [du temps de Céline] n'avait pas encore tout à fait quitté l'âge adulte, il n'avait pas tout à fait regagné le paradis de l'enfance ; et les cyberenfants n'étaient pas encore tout à fait devenus sacrés dans le temps où ils devenaient si antipathiques.²²²

Ce que semble nuancer Mounier, *a priori* :

Les enfantillages ont un temps. L'enfance n'en a pas. À mesure que les années passent il faut, pour la garder, la reconquérir sur l'hostilité de l'âge. Enfance mûre, enfance lucide, enfance grave, enfance douloureuse : elle ne s'est pas renoncée en quittant son visage puéril.²²³

L'homme contemporain s'identifie donc à celui qui se rend au « paradis de l'enfance », tandis que le bourgeois n'aurait pas su « la garder, la reconquérir sur l'hostilité de l'âge ». — Pourtant, nous avons vu que les activités de ces deux-là se trouvaient piteuses et leurs craintes, dérisoires. Cela signifie qu'ils s'adonnent ensemble à des « enfantillages », qu'ils correspondent chacun à des

220 Toute son œuvre en témoigne.

221 *Essais*, « *Curriculum Celinae* », pp.860-861

222 *Céline*, pp.11-12

223 *Refaire la Renaissance*, « *Avant-propos* », p.29

« cyberenfants » dans la mesure où *cyber* désignent en grec la domination, et qu'ils dominent, comme « sacrés », la société. Les deux, donc, ont « le visage puéril » et se montrent « antipathiques ». L'« enfance mûre » de Mounier correspond à l'« âge adulte » de Muray²²⁴, mais « les enfantillages » et « le paradis de l'enfance » se voient conçus par des fantasmes de grandes personnes — nous n'osons plus dire *adultes*.

Cela vient de ce que, désormais, pour Muray, règnent les mères :

Elles sont déjà là, en réalité, toutes les déesses-mères [...]. Elles occupent toute la place qui leur est due dans le « ciel » du nouveau matriarcat profondément anti-biblique, anti-judaïque et anti-chrétien, les nouvelles matrones tutélaires implacables, les Grandes Nounous garantes de la réasexuation de la société et de la réinfantilisation des humains, voire de leur bestialisation douce dans une vaste nursery *high-tech* parfaitement télésurveillée de partout [...] les véritables aventures s'y résument, au nom du principe de précaution, à prévenir diarrhées, rubéoles, varicelles, scarlatines et oreillons des petits pensionnaires.²²⁵

Avenir que redoutait parfaitement Mounier :

[...] la société n'a pour mission ni de se subordonner les personnes ni d'assumer le développement de leur vocation : mais [...] de les aider sans contrainte, par une éducation suggestive, à se dégager des conformismes et des erreurs d'aiguillage ; de leur donner, par l'agencement de l'organisme social et économique, les moyens matériels qui sont communément nécessaires, sauf vocations héroïques, au développement de cette vocation [...] laissant au risque toute sa part, une fois prévenue, par des mécanismes de contrainte matérielle, la naissance des injustices issues de la liberté de quelques-uns qui se retourneraient contre la liberté de tous. C'est la personne qui fait son destin : personne autre, ni homme, ni collectivité ne le peut remplacer.²²⁶

Cela parle tellement de soi que nous nous passerions de commentaire, s'il n'y avait pas chez Philippe Muray une énième évocation du divin (« les déesses-mères ») rappelant le néo-paganisme, tandis que l'extrait de Mounier combat fermement la dictature du sinistrisme — ainsi que l'exploitation bourgeoise (« se dégager des conformismes ; la personne fait son destin : personne autre, ni homme, ni collectivité ne le peut remplacer »).

Bref : l'infantilisme réduit au fantasme ; on se voit réduit au fantasme parce qu'on infantilise — cercle vicieux — et, en définitive, il s'agit moins d'une critique de la maternité que du sécuritarisme. Mais la maternité intervient dans ce processus pour des raisons psychanalytiques : en raison de la première sécurisation qu'elle offre à l'enfant, parce que leur fusion s'avère propice au fantasme ; or le fantasme se présente notoirement tant que le père n'y a pas de place, d'où vient que le christianisme paternaliste se montre plus réaliste que le sinistre néo-paganisme maternant, selon Mounier et Muray. De plus, de l'un à l'autre, le féminisme passa, qui aurait si bien évacué la paternité en la taxant de tous les maux, selon Muray, que le mouvement aurait réalisé ce contre quoi Mounier déployait son héroïsme, et à cause de quoi Muray fait preuve d'héroïsme en ces temps où il passe pour néo-conservateur et réactionnaire²²⁷. Au passage, voilà pourquoi ils nécessitent le dramatisme : leur focalisation chrétiennement négative permet de mettre en scène, à savoir distancier, donc quitter la fusion maternelle, quitter le fantasme.

224A noter que cette interprétation se vérifie par un dialogisme commun avec Nietzsche qui, dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, parle des « trois métamorphoses » de l'Homme, au terme desquels il retrouve « tout le sérieux qu'il mettait dans ses jeux, enfant » (§94 de *Par-delà bien et mal*).

225Essais, « Dans la Nuit du nouveau monde-monstre », p.1219

226Refaire la Renaissance, « Révolution personaliste », p.82

227Essais, « Dans la Nuit du nouveau monde-monstre », p.1219, autour et dans l'extrait que nous avons commenté.

Cela poussa Muray à créer un personnage abstrait de même, « Homo festivus », qui fait régner les bonnes intentions et l'enfer inhérent selon le dicton, s'imaginant que la fête résout tout, « hyperfestiviste » : Homo festivus a un comportement purement juvénile, si pas infantile²²⁸. Fantasmagorie issue du 19^{ème} siècle déjà, et que devait connaître Emmanuel Mounier — pour autant que Muray voit juste²²⁹.

Or voici deux extraits, l'un de Mounier, l'autre de Muray, qui se montrent si explicites que notre travail pourrait se résumer à les juxtaposer :

La fin de l'inquiétude, c'est la fin de la moralité, et de la vie personnelle : à la liberté se substitue un légalisme qui prolonge les pressions sociales et les intimidations infantiles, élimine l'invention morale et socialise le critère moral en classant selon l'observance formelle les bons et les méchants.²³⁰

Chaque humain, désormais, est, à lui seul ou presque, une association de boycott en permanente surchauffe. Procéduromaniaque, légalophile ou plus exactement maniaco-législatif, Homo festivus est un frénétique amateur de droit. La plainte, les procédures, l'organisation de la répression des infractions et l'amplification des peines sont son érotisme de substitution. La demande de réparation de préjudices est le commencement de la preuve de son existence et de son importance. La lutte pour la victime est sa libido. Toute procédure l'excite.²³¹

Malgré une variation dans le régime rythmique — nombre de syllabes entre chaque marque de ponctuation, — on croirait lire le même auteur de par la tonalité assertive sur le même thème et — comme nous l'évoquions plus haut²³² — le registre prônématique ; hormis la création lexicale propre à Philippe Muray (« procéduromaniaque ; légalophile ; maniaco-législatif ; Homo festivus ») doublée du vocabulaire psychanalytique (« *maniaque ; *phile ; érotisme ; substitution ; libido ; excitation ») qui caractérisent sa verve. Mais nos deux auteurs parlent bien d'infantilisation de la condition humaine dans notre société, donc de sa réduction au fantasme, au principe de plaisir, « fin de l'inquiétude, érotisme de substitution ».

D'où un devenir-archaïque des Hommes, chez Mounier pour commencer :

Communier les uns les autres ? Il n'y a plus d'uns, il n'y a plus d'autres. Il n'y a plus de *prochain*, il n'y a que des *semblables*. Couples mornes, où chacun côtoie le partenaire dans un consentement vulgaire et distrait à des habitudes standards. Camaraderies incertaines, biologiques, groupées par des circonstances ou des fonctions, non par des événements ou des choix. Gelée fade des lecteurs de *Paris-Soir*, et tous ces précipités mêlés dans une grande ville, suspendus, instables : une goutte de hasard les a agglomérés, une goutte de hasard les dissipera. Désolément de l'homme sans dimensions intérieures, incapable de rencontres.²³³

228L'enfer pavé de bonnes intentions se voit décrit dans *L'Empire du Bien*, tandis que la critique d'Homo festivus et de l'hyperfestivisme domine *Après l'Histoire I & II*, demeurant jusqu'à la fin de la carrière de Muray. Voir aussi *Antimodernité*, « *Pessimisme* », au sujet de la juvénilité et de l'infantilité.

229Or Muray intéresse de plus en plus les scientifiques, qui prennent au sérieux son histoire littéraire. « [...] Philippe Boutry et Guillaume Cuchet. Ces deux éminents et sémillants historiens ont en effet mis Muray à l'honneur à l'EHESS (École des hautes études en sciences sociales) en consacrant leur séminaire à une étude détaillée et remarquable de son *XIXe siècle à travers les âges*. À leurs yeux, les intuitions géniales et cavalières de Muray sur le XIXe siècle s'avèrent le plus souvent justes et pourraient constituer une source féconde d'inspiration pour le travail des jeunes historiens. » in *Causeur magazine* n°52, « *Muray/Sollers : le désaccord parfait* » de Bruno Maillé, p.49

230Le *Personnalisme*, p.96

231Essais, « *De la Psychose maniaco-législative* », p.197

232in *Antimodernité*, « *Anti-Lumières, Contre-Révolution et Vitupération* ».

233Refaire la Renaissance, « *Révolution communautaire* », p.94

Outre qu'il s'agit d'une version anticipée presque exacte d'*Homo festivus*²³⁴, nous noterons l'emploi de la locution « camaraderies biologiques », qui évoque les opinions d'un narrateur-fétiche pour Muray, à savoir Ferdinand Bardamu de Louis-Ferdinand Céline : le constat « C'est biologique ... » revient régulièrement dans tout son *Voyage au bout de la nuit*.

Or, voilà le biologique murayien :

Le médium exhibitionniste [Mme Blavatski, au XIX^{ème} siècle] en train de se masturber l'invisible. S'électriser dans les profondeurs. Faire monter son vrai organe. Raidir son muscle anamorphique. L'assistance est suspendue à la vision oblique de l'objet. Aux dessous de tables de la partouze. Les masses n'ont plus besoin aujourd'hui de ces petites orgies dérisoires. Elles sont les masses toutes seules sans appui. Sans accessoire de jouissance, sans godemichet-spectre dans la viande. C'est de là-bas tout de même qu'elles viennent. On avait d'ailleurs si bien compris ça dès le début, si bien senti qu'on était en train d'élaborer la vraie réalité collective [...], qu'on a appelé les assemblées spiritistes des *eggregores*. Mot dans lequel il faut entendre *gré-gaire*. [...] N'importe quel spectacle d'actualité dans le carré de l'écran de télévision serait peut-être à regarder à travers ce mot d'un autre temps [...].²³⁵

Tout concorde : le biologique mouniériste ou célinien, fonde chez Muray une psychanalyse que l'on trouve déjà, psychanalytiquement, dans la caractérologie de Mounier. En effet, ses « couples mornes, vulgaires et distraits », ses « habitudes standards », l'absence de « choix », expliquent un manque de plaisir poussant à chercher à jouir avec un phallus de substitution, « *Paris-Soir*, et tous ses précipités ». Une « goutte » spermatique masturbatoire même « les a agglomérés » narcissiquement, d'où le « désolément » puisque la libido s'épuise sur la place publique. Ainsi ne peut-il plus y avoir de « rencontres » : le fantasme domine la scène, contre tout principe de réalité²³⁶.

Cela répond symétriquement à l'« *eggregore* » murayienne, originaire de ce constat : « la partouze » fusionnelle fait qu'« il n'y a plus de prochain, il n'y a que des *semblables*²³⁷ » ; le « godemichet-spectre » correspond à la masturbation journalistique précédente ; le spiritisme relève proprement du fantasme, donc du principe de plaisir, qui élabore « la vraie réalité collective » ou tout autant une irréalité, sur-réalité, néo-réalité²³⁸.

Enfin, puisque, selon Muray, le XIX^{ème} siècle passe « à travers » les âges, l'ocsoc [occultoso-cialisme] et *Homo dixneuviemis* sont loin de disparaître au XX^{ème} siècle. Nous connaissons bien, aujourd'hui, le rôle de l'occultisme dans les régimes soviétique et nazi, outre leur caractère résolument néoreligieux ou néognostique⁹³ [93. Raymond Aron parlait de « religion séculière », et Alain Besançon a précisé la façon dont « l'idéologie » se réapproprie les structures mentales de la gnose, notamment dans *Les Origines intellectuelles du léninisme*]. Mais la littérature elle-même n'est pas en reste : Cocteau, par exemple, est fasciné par l'occultisme [...], Breton, lui aussi, [...] défend sans relâche l'astrologie, l'alchimie et la magie [...]. Et tout cela continue.²³⁹

234 *Presque exacte*, en ce qu'*Homo festivus* ne se dissipe même plus, mais vit toujours dans la confusion. in *Après l'Histoire I & II*.

235 *Le XIX^{ème} siècle à travers les âges*, p.196

236 *Refaire la Renaissance*, « *Révolution communautaire* », p.94

237 *Idem*

238 Or Muray, inspiré par Baudrillard qui constate la disparition de la réalité dans son œuvre, n'a de cesse d'en traiter dans sa propre œuvre. À noter que la sur-réalité que nous évoquons, dénote évidemment le mouvement surréaliste, que nous trouvons aussitôt textuellement en citation, sous la plume d'un spécialiste de Philippe Muray.

239 *L'Invention de Philippe Muray*, p.60

Ce qui signifie qu'Emmanuel Mounier, en son temps, affrontait concrètement les faits diagnostiqués par Philippe Muray — faits rendus crédibles par les historiens scientifiques — mais que les choses allèrent de mal en pis selon leur diagnostic, au point qu'après les affrontements encore possible sous Mounier — qui passait tendancieusement pour anarchiste, sans pourtant adhérer à l'anarchisme — Muray — qui passe tendancieusement pour néo-conservateur réactionnaire, sans adhérer au néo-conservatisme ni à la réaction — chercha à se désolidariser de la société²⁴⁰. Tous deux, autant que possible, chacun selon sa personnalité, archanges et héros *dans* leur temps — mais non pas *de* leur temps car, démodernes, ils n'en vivent que pour terrasser ce dragon.

240Déjà cité : « La perspective de pouvoir me désolidariser encore de quelques-unes des valeurs qui prétendent unir tant bien que mal cette humanité en déroute est l'un des plaisirs qui me tiennent en vie. » in *Essais, « Préface, Exorcismes spirituels I »*, p.463

Pro-Renaissance, Non-Retour et Résurrection

Pour entamer cette dernière partie, nous nous adonnerons à un jeu qui ne s'avère pas aussi badin qu'il en a l'air, puisqu'il se situe à l'origine de cette étude, intuition d'ailleurs corroborée aussi bien par le fait, que par le dit littéraires. Alors mettons.

Mettons qu'Emmanuel Mounier revienne à un Saint Jean-Baptiste moderne de la Belle Époque, dont le Jourdain correspond au personnalisme et l'annonce à la revue *Esprit*, effrontée. Nous donnons à Philippe Muray conséquemment, le rôle de Jésus-Christ : martyr moderne de l'An 2000. Il baptise la modernité avec le feu de l'Esprit Saint, son pessimisme comique²⁴¹. Qui trouva une Marie-Madeleine en Élisabeth Lévy²⁴², fondatrice du magazine *Causeur*, Église murayienne effrontée comme son inspirateur, peuplée d'apôtres autant que de mécréants — donc avec toutes les compromissions qu'impliquent la constitution d'une Église. En effet, nous ne disons pas que *Causeur* se trouve strictement fidèle à Muray, mais il semble évident que le magazine lui doit sa vision du monde²⁴³.

Nous venons de dire qu'*Esprit* et *Causeur*, comme leurs maîtres spirituels Emmanuel Mounier et Philippe Muray, se trouvaient effrontés ; la définition du terme dénote l'absence de honte, permettant toutes les hardiesses, et notre étude signale assez la hardiesse de nos auteurs depuis le début. La question consiste maintenant à savoir au service de quoi ils *mettent en œuvre leur perspective sur le réel*²⁴⁴, donc à savoir en quoi consiste leur *morelleté*²⁴⁵, leur perlocution pragmatique, afin de parfaire notre *éthologie littéraire*²⁴⁶.

Nous avons déjà vu que, plus que démoderne, Emmanuel Mounier se montrait *rémoderne*²⁴⁷, tandis que nous avons laissé Philippe Muray à la démodernité ; Mounier se trouvait dit rémoderne, pour ce qu'il souhaitait reprendre la modernité à la racine en refaisant la Renaissance. Toutefois, nous avons dégagé que Muray pratiquait une démarche dans l'esprit de la Renaissance, tout comme son précurseur²⁴⁸.

Confirmons encore cela en le lisant :

241 in *Antimodernité*, « Pessimisme ».

242 Avec qui il sympathisa à force d'entretiens, recueillis sous le titre *Festivus festivus, conversations avec Élisabeth Lévy*. — Muray : « La jeune femme ardente, vive, agitée, batailleuse, éprise de controverses, susceptible et charmante, avec laquelle, à intervalles inégaux, de juin 2001 à décembre 2004, je me suis entretenu [...] » p.9, et Lévy : « Pas question, en somme, de jouer le mauvais rôle, celui de l'avocat d'un monde dont Muray serait le procureur. [...] Je ne me suis nullement sentie requise de contrarier l'humeur et l'humour noirs de Muray, que les sots et les sourds aimeraient bien réduire à un pessimisme de coquetterie[. C'est] un écrivain voué par son talent à l'énonciation de la Vérité. » p.483. Comme on voit, nos comparaisons religieuses n'ont rien d'exagéré. Mais, non content d'apprécier Élisabeth Lévy dans leurs conversations, Philippe Muray la cite cinq fois dans ses *Essais*, à chaque fois pour prendre sa défense ou faire l'éloge d'un de ses livres.

243 in *Causeur magazine*, *Muray revient, et il n'est pas content*, n°27, septembre 2010 — numéro commandable uniquement par Internet, — sans parler de la *Chronique post-mortem* de Philippe Muray à partir du n°2 des nouveaux numéros en kiosque, mais surtout des innombrables références faites régulièrement par les journalistes. Tout se passe comme si *Causeur magazine* se donnait une mission testimoniale. D'ailleurs, *Causeur* se trouve fondé par Élisabeth Lévy, l'année suivant le décès de Muray.

244 in *Prologue*, « L'Art et son œuvre ».

245 in *Prologue*, « La « Moralité » de l'art ».

246 in *Prologue*, « Virtuosité contre Rentabilité ».

247 in *Antimodernité*, « Anti-Lumières, Contre-Révolution et Vitupération ».

248 in *Démodernité*, « Dramatisme ».

Des procédés de déchiffrement eux-mêmes sans exemple sont nécessaires pour faire apparaître un objet d'étude [l'hyperfestivisme] aussi complexe à saisir que certain dans ses effets. Cette méthode expérimentale, parce qu'elle néglige d'avoir recours aux vieilles pensées spécialisées, apparaîtra sans doute d'abord comme démentielle, ou pour le moins bizarre, jusqu'à ce que les développements fatals de notre nouvel âge du monde lui aient apporté leur lot de confirmations suffisamment impressionnantes.²⁴⁹

Une « méthode expérimentale » qui « néglige les pensées spécialisées », et qui par ce fait « apparaîtra pour le moins bizarre », au sujet des « développements d'un nouvel âge » aux phénomènes « impressionnants » : nous avons là une définition du baroque — qui recoupe encore la dramatisation et le fantastique²⁵⁰. Aussi qualifierons-nous l'entreprise murayienne de *baroque* malgré elle — et Muray fit erreur, lorsqu'il dit « sans exemple » ses « procédés de déchiffrement »²⁵¹. Pour le moment, il refait déjà la Renaissance, selon l'exhorte d'Emmanuel Mounier. Mounier, dont un spécialiste écrit :

Cette perspective d'une civilisation à faire advenir définit son originalité par rapport au marxisme et à l'existentialisme car, insiste Paul Ricœur, le personnalisme n'est pas d'abord une philosophie mais un style de civilisation. Il est clair en effet que pour Mounier, la crise n'est pas essentiellement politique ou économique, même si elle s'exprime sous ces formes : c'est une crise de civilisation. Nous sommes à un « point critique » où un monde s'efface, où une nouvelle époque est confusément en gestation. L'insistance de Mounier sur le « primat du spirituel » doit s'interpréter à l'intérieur du projet de civilisation. Il a la conviction qu'une civilisation est portée par des options vécues, par « des valeurs en marche ».²⁵²

Un « style de civilisation » ; un « style », style mouniériste : *baroque*. En effet, la fresque de Mounier s'avère aussi grandiose que chez Muray, avec son échelle géographique et culturelle, sa notion de « crise » récurrente dans les livres et les articles, sa portée « spirituelle ». Mais Mounier aurait pressenti « une nouvelle époque confusément en gestation » — faisant ainsi de la « littérature de pressentiment²⁵³ » — et tenait à influencer sur « l'accouchement ». Il échoua, car le « nouvel âge » murayien, revient tout aussi bien au *New Age*²⁵⁴, d'où vient que le pire mouniériste advint sous les yeux ébahis de Muray. Voilà qui souligne le rôle historique méconnu que joua Mounier, dans la temporalité murayienne²⁵⁵.

Au-delà, voyons Emmanuel Mounier, sur le cœur de sa démarche :

[Que l'esprit] balaie tout ce bazar de théâtre, la thèse et l'hypothèse, la théorie et la pratique, et cette grande machine à étourdir le badaud : la complexité inépuisable des problèmes, qui ne

249 *Essais*, « *De l'époque qui commence* », pp.82-83

250 in *Démodernité*, « *Dramatisme* » et « *Fantasmes* ». En outre, nous nous inspirons de l'ouvrage *Perpetuum mobile*, de Michel Jeanneret.

251 De plus, Muray exalta le baroque jésuitique, dans la partie consacrée à Baudelaire, in *Le XIX^{ème} siècle à travers les âges*.

252 *Refaire la Renaissance*, « *Préface* » de Guy Coq, p.11

253 Muray : « Ces articles [parus dans diverses revues] m'ont conduit, en 1991, à *L'Empire du Bien*. Ce sont des frissons sur la peau du cheval quelques secondes avant l'orage ; des impressions avant-coureuses. C'est de la *littérature de pressentiment*. Il y a beaucoup de littérature de ressentiment, encore plus de littérature de sentiment, mais la littérature de pressentiment se fait plutôt rare. » in *Essais*, « *Préface aux Exorcismes spirituels I* », p.464

254 in *Démodernité*, « *Fantasmes* ».

255 Muray : « L'Histoire à mes yeux n'aura été, au fil des siècles, que l'ensemble des forces qui, consciemment ou pas, le plus souvent inconsciemment, et souvent aussi dans la plus grande confusion, mais toujours avec une fermeté extrême, ont tenté de *ne pas* en arriver à l'état dans lequel nous nous trouvons aujourd'hui. » in *Essais*, « *Dans la nuit du nouveau-monde monstre* », p.1217

signifie point en certaines mains respect de la vérité, mais refus de l'engager quelque part dans le présent.²⁵⁶

Accuser « la complexité inépuisable des problèmes », cela invoque en négatif une simplicité épuisable des problèmes, du moment qu'on n'encombre pas « l'esprit » de « bazar de théâtre ». D'ailleurs, la spéculation subtile critiquée (« la thèse et l'hypothèse, la théorie et la pratique ») sert « l'engagement de la vérité dans le présent » qui compte seule pour Mounier, afin, dit-il en négatif, d'éclaircir la personne. Or, toute l'œuvre de Muray part de deux constats sans équivoque : « Voilà à quoi un écrivain a affaire : à des lieux et à des personnes qui ignorent la castration et la Bible.²⁵⁷ »

Nous avons vu pourquoi et comment à travers cette étude entière. Quant à la question de « l'engagement de la vérité dans le présent », il ne faut pas le chercher ailleurs que dans les publications incessantes de Muray, dont il vécut toute sa vie : il vécut de sa critique littéraire du monde. Et, bien que

[Muray viennois] du gauchisme et ne s'en est jamais caché[, qu']il [soit] celui qui va achever le gauchisme de l'intérieur, poussant la négation gauchiste jusqu'à la négation d'elle-même, retournant l'exigence absolue d'engagement en exigence absolue de dégage²⁵⁸

il faut ajouter que

Le « Non » opposé par Muray à l'époque traduit le refus de toute possibilité d'engagement, ainsi que la nécessité inverse et non moins absolue de se dégager de la situation, pour ne pas être décomposé par elle, et conserver ainsi la force de lui opposer une altérité irréductible.²⁵⁹

Toutes choses que nous avons traitées sous l'appellation nietzschéenne de « nihilisme actif »²⁶⁰. Mais Mounier se vit assimilé à l'anarchisme, à cause de ses sympathies envers cette tendance dans *Communisme, anarchie et personnalisme*, ou tout autant : une politique gauchiste. Gauchisme renié par Muray, que Mounier ne prend de toutes façons pas à son compte, comme nous l'avons vu²⁶¹. Autant de tournures d'esprit activement nihilistes, qui s'espèrent créatrices de valeur pourtant.

Quelles valeurs ? — Nous les avons déjà rencontrées : elles se trouvent personnalistes chez Mounier — donc catholiques, en ce que le personnalisme tient d'une anthropologie chrétienne et que Mounier adhère au catholicisme — et catholiques chez Muray ; à tout le moins, elles contrent le néo-paganisme, le sinistrisme et leurs dérivés²⁶². Cela dit, dans leur humanisme renaissant, ce catholicisme vit d'une vie intrinsèquement plus proche d'Érasme et de Montaigne que — référence éventuellement triviale dans notre contexte, mais pertinente — les partisans de la « Manif pour tous »²⁶³.

256 *Refaire la Renaissance*, « *Refaire la Renaissance* », p.51

257 *Festivus festivus*, « *Que se passe-t-il ?* », p.60

258 *Causeur magazine*, article en ligne, « *Sartre, Debord, Muray : de l'engagement au dégage²⁵⁸* », par Vincent Coussedière.

259 *Idem*.

260 in *Antimodernité*, « *Pessimisme* ».

261 in *Démodernité*, « *Fantômes* ». Et, en passant, cet élément joue en défaveur de leur antimodernité à tous les deux.

262 Toute notre étude en témoigne.

263 Elle a entièrement contre elle la critique mouniériste d'un christianisme sans vertu virile (in *L'Affrontement chrétien* tout entier), et la critique murayenne du festivisme (in *Essais*, pp.85, 861 et 1344, par exemples).

J'ai ajouté que c'était au projet de destruction de ces minables citadelles [de la rébellion subventionnée] que l'on pouvait identifier toute pensée neuve, nulle part ailleurs. Tant que cette entreprise ne sera pas commencée sur une grande échelle, il demeurera vain d'espérer la déconfiture de cette époque honteuse et si fière de l'être.²⁶⁴

Philippe Muray écrit cela, lui qui se défend par ailleurs de tout projet extra-littéraire²⁶⁵. Mais, même s'il estime « vain d'espérer la déconfiture de cette époque honteuse » dans son registre prônématique²⁶⁶ radicalement négatif, « tant que l'entreprise de destruction ne sera pas commencée sur une grande échelle », il souhaite bien « la déconfiture de cette époque honteuse » : tout comme Mounier, Muray a bel et bien un projet extra-littéraire, à savoir : la revanche de l'Histoire et de l'adultesse abattues. On pourrait croire réactionnaire cette démarche, si elle ne critiquait pas la notion de *retour*.

Pour nos auteurs il ne s'agit pas de regretter, puérils, une situation passée rassurante hélas disparue, mais bien de *ressusciter* (re-susciter) une situation inquiétante déniée par le gauchisme et le néopaganisme, née avec le christianisme contre le paganisme²⁶⁷.

Un scandale éclate. Ce n'est pas un scandale accidentel, marginal, mais le Scandale cyclique d'un régime fondé sur la spéculation : le ballon gonfle, il éclate, d'autres le regonflent, et ainsi de suite,²⁶⁸

explique Mounier au sujet des crises économiques et des émeutes inhérentes. Il critique une dynamique de retour, car le fondement demeure sans avoir jamais disparu : la spéculation boursière²⁶⁹. Mais encore :

[...] nous voici conduits au cœur du drame contemporain. Jacques Maritain remarquait naguère que le mythe de la liberté s'est substitué dans les temps modernes au mythe médiéval de la force au service du droit. Les nations s'affrontent depuis trente ans pour et contre lui.²⁷⁰

Outre que Mounier critique là les nationalismes bêtes et méchants, il souligne encore le retour d'une polémique autour du « mythe de la liberté » que les nations ne parviennent pas à régler. Or pourtant :

Toutes les confessions chrétiennes s'accordent sur l'image du destin final des enfants de Dieu. Il n'est pas la liberté infinie, indéterminée et souveraine absolue [...] ²⁷¹

Le « destin final des enfants de Dieu » s'identifie bien à la résurrection à savoir, dans la théologie

264 *Essais*, « *Des Critiques en déroute par temps hyperfestif* », p.450

265 « Certes la tentation est puissante, de souhaiter à la société ici décrite une chute digne des atrocités dont elle se montre féconde, inlassablement et sur tous les terrains ; mais que cette perspective semble futile, par rapport au désir de la voir continuer [...] ; et, sans relâche aussi, inventer les procédés rhétoriques destinés à chanter l'ensemble de ces désastres ; tout en offrant aux romanciers comme aux penseurs, à supposer qu'il en reste dans de telles conditions, du pain sur la planche, et même de la brioche, pour les non-siècles à venir. » in *Essais*, « *Happy End* », p.457

266 in *Antimodernité*, « *Anti-Lumières, Contre-Révolution et Vitupération* ».

267 in *Démodernité*, « *Fantasmes* ».

268 *Refaire la Renaissance*, « *Leçons de l'émeute ou la révolution contre les mythes* », p.298

269 Nous pourrions en dire autant de nos jours, avec la crise économique lancinante depuis 2008.

270 *Refaire la Renaissance*, « *Non estis sub lege* », p.471

271 *Refaire la Renaissance*, « *Non estis sub lege* », p.472

chrétienne, la rédemption de tous les justes auprès de Dieu, l'Apocalypse achevée, dans leurs corps glorieux : le même corps, rongé par les vers et dissolu dans la nature, doit sublimement ressusciter. On se trouve à mille lieues de la réincarnation, concept si *New Age*, qui a le retour éthéré en principe, en ce que l'âme y évolue immémoriale et infinie dans l'*atman*, récurrente sur terre. La personne chrétienne a la fécondation pour origine et le paradis avec Dieu pour fin intemporelle, après la mort et la résurrection corps et âme, sans retour sur terre. La notion de retour se traduit en histoire littéraire, chez Muray :

[...] après cette date [1786], que je parle de 1788, 1791, 1795, 1810, 1850, 1870, et même plus tard, le 20^e siècle, ses périodes de plus en plus apparemment tranchées et saccadées, c'est à peu de choses près le développement infini de la même époque que j'évoque. [...] Comme si on se doutait qu'il y a en réalité de moins en moins de différences possibles sous les chatouillements des changements de surface, qu'on est dans une sorte de grand Tout qui dure, bien concret, qui s'éternise. Avec des événements bien sûr, et de multiples changements quand même. Pour que continuent les débats. Que les choses aient l'air d'évoluer, de se modifier normalement.²⁷²

Or

La condition de base pour l'établissement de la nouvelle religion était la déclaration de l'éternité de la mort. À quoi si longtemps s'était opposée l'Église. Maintenant c'est gagné. On va donc pouvoir envisager la reconstruction de la société à partir de la religion universelle du dialogue avec les morts.²⁷³

La « déclaration de l'éternité de la mort » supprime la résurrection : il n'y a plus de continuité corps et âme. Dès lors, il y a « des événements bien sûr », qui correspondent plutôt à des retours puisque « après 1786, c'est à peu de choses près le développement infini de la même époque », d'où la religion républicaine du Panthéon, le spiritisme au 19^{ème} siècle, puis le *New Age* au 20^{ème}, et toutes les commémorations fin 20^{ème} critiquées dans les *Essais*, « religion universelle du dialogue avec les morts »²⁷⁴, invocations des revenants, cultes des zombis, égrégores enthousiastes²⁷⁵. Ainsi,

Ce serait déjà plus proche de l'éternel retour de Nietzsche, à condition de sortir cette découverte de la joie stridente, presque maniaco-dépressive, dans laquelle elle nous est annoncée. Éternel retour comme perception brutale de la technique [...] C'est ce qui arrive à l'humanité depuis le 19^e siècle peu à peu. Elle se futurise, s'anticipe, se projette en avant. Se science-fictionnise ...

... car mettre devant soi ce qu'on attend, et encore en souhaiter le retour incessant, cela revient à renoncer à l'avenir en tant qu'avènement, renoncer aux disparitions, donc tout autant aux possibilités de continuer *au-delà*. Les propos sur la spéculation boursière et les émeutes inhérentes, ainsi que l'affrontement des nations autour du mythe de la liberté, chez Mounier, n'accusent pas autre chose : la société rentable et l'individu religieusement infidèle — bref, *Homo dixneuviemis*

272 *Le XIX^{ème} siècle à travers les âges*, p.34

273 *Le XIX^{ème} siècle à travers les âges*, p.43

274 in *Démodernité*, « *Fantasmes* ». De plus, « « La vie c'est des répétitions jusqu'à la mort ... Elle nous ramène les gens, les mêmes, leurs « doubles » s'ils sont plus, les mêmes gestes, les mêmes turlures ... » Excusez-moi de citer Céline, je ne pouvais pas faire moins ici que de rappeler le grand romancier des lémures vingtiémistes en passant. » in *Le XIX^{ème} siècle à travers les âges*, p.322

275 in *Démodernité*, « *Fantasmes* ».

devenu Homo festivus — n'aspirent qu'aux retours, parce que, infantiles, ils craignent la disparition de la Mère. Caractérogiquement bourgeois selon Mounier, donc, ils s'avèrent psychanalytiquement pré-œdipiens selon Muray, car ils ne peuvent plus supporter — et ne désirent radicalement plus supporter — ni le primat du spirituel, ni la révolution spirituelle (Μετανοητε, la *metanoïa*), ni le péché originel, ni l'angoisse de castration — autant de synonymes sur le fond.

Enfin, Philippe Muray trouva la notion de *retour* dans l'œuvre de Balzac si importante pour lui, et l'emploi tout bonnement en critique littéraire :

Retour pour dire qu'il s'agit de mettre en scène tout le monde sauf le père dont le propre est de ne jamais revenir ... *Retour* pour rendre toutes les croyances dixneuviémistes à la migration des âmes et à l'éternel retour des vivants aussi dérisoires que fatales. Retour des personnages pour analyser par avance les illusions métempsychotiques de Hugo, de Michelet, de Nerval et de la plupart de leurs contemporains comme de la plupart d'entre nous. La leçon de *L'Élixir de longue vie* n'est pas perdue : il est parfaitement vain de s'en remettre à sa propre généalogie du soin de vous ressusciter. L'élixir, le seul, la seule eau de jouvence, c'est évidemment la *Comédie* ...

... bref : le Père éternel ; le dramatisme ; les fantasmes (analysés) ; la Pro-Renaissance, le Non-Retour et la Résurrection.

À ce stade, il faut noter que Philippe Muray compara sa néologie à celle de Rabelais²⁷⁶, et qu'il s'intéressa tout particulièrement aux contes rabelaisiens de Balzac²⁷⁷ qui vénérât le romancier de même — donc la continuation, la résurrection, la réfaction de la Renaissance, ainsi que Mounier. À sa façon inavouable, et inavouable pour pousser la négation à bout, Philippe Muray se pose en *rémoderne*, ainsi qu'Emmanuel Mounier. *Rémoderne* : le préfixe signale non la répétition, le retour, mais bien la continuation, la poursuite (pour-suite), la résurrection, l'au-delà.

À cela tient donc l'intention de leur mise en œuvre d'une perspective sur le réel, la dynamique de leur impact morel, leur perlocution, leur finalité pragmatique : l'avènement de la rémodernité, revanche mécontemporaine sur la modernité contemporaine²⁷⁸.

276in *Essais*, « *Rabelais à Rabelaisland* », pp.501-515

277in *Essais*, « *Un Passeport pour la pensée (Balzac)* », pp.541-548

278La revanche reprend loyalement son dû ; elle n'a rien de la vengeance, qui *retourne* bêtement et méchamment le mal subi, et plus souvent, infantilement, fantasmé subi. Cela s'appelle nietzschéen, en cohérence avec les bravoures mouniériste et murayenne.

Ouverture

un courant littéraire ?

La Pragmatique : une focalisation négative

Nous parvenons bientôt au terme de notre « éthologie littéraire ». Mais avant, on notera que nous n'avions employé ce terme d'*éthologie*, qu'en tant qu'il fait allusion aux mœurs — *ithos* en grec, qui donne *éthique* — avec une dimension scientifique (précisément anthropologique) sans référence à des jugements moraux — ce qui correspond à notre pragmatique perspectiviste pour une critique morologique, critique de mœurs, psychocritique d'inspiration nietzschéenne.

Ils nous avaient conduits à la pragmatique, pour ce qu'elle permet d'étudier la littérature concrètement comme communication artistique, littéralement mise en œuvre d'une perspective sur le réel, subjective en tant qu'un ou des Homme(s) — le(s) créateur(s) — communiquent artistement à d'autres Hommes — les récepteurs, — et objective, dans sa matérialité ; phénomène que nous avons qualifié d'*interjet*, constitutif de la morelleté²⁷⁹.

Toutefois, nous pourrions nous attarder à la définition moderne de l'éthologie, à savoir : l'étude des comportements. Car, à travers toute notre recherche, nous n'avons pas fait autre chose qu'étudier les comportements littéraires de nos auteurs — leurs différents niveaux de valeurs, au sens de notre *Prologue* — afin de soutenir qu'*Emmanuel Mounier annonce Philippe Muray*.

Une remarque cependant : on pourrait nous objecter, sournoisement, de ne pas avoir assez exploité le vocabulaire méthodologique de la pragmatique classique. Nous préférons démontrer que cette objection ne fonctionne pas, afin de pallier à ce désagrément.

Pour commencer, notre discours aurait été fastidieux. En effet, nous avons établi que « la littérature et le monde, ça n'existe pas. Mais existent la littérature *dans* le monde, la littérature *saisie par les logiques* du monde, la littérature *en tant que prisme* du monde, le monde *dans* la littérature, le monde *saisi par le discours* de la littérature.

« Or en définitive, ces items ne se distinguent que pour le mathématicien qui a besoin de modéliser, tracer des flèches schématiques pour établir des relations abstraites. De fait, les cinq items n'en constituent qu'un seul : pragmatique. »²⁸⁰

La méthode même nous y autorisait et, notamment, l'ingénierie théorique conséquente. Ainsi avons-nous pu nous passer de références scrupuleuses aux pragmaticiens — qu'il s'agit de John Austin comme de Dominique Mainguenu. Libre aux techniciens de reprendre notre discours en y déployant une technicité superflue : notre objectif se trouvait rhétorique, et précisément didactique, en ce que la théorie pragmatique argumente et valide notre démarche. Or, Emmanuel Mounier et Philippe Muray eux-mêmes la commandèrent. Laissons-les bonnement nous défendre — le locutoire parle de lui-même. Ainsi Mounier :

Nous chercherons sous l'incertitude des mots la solidité des significations ; parfois nous trouverons les erreurs plus graves que leurs formules, les hommes plus audacieux, plus effrayants que leurs paroles ; souvent aussi, dans un tout autre langage que le nôtre, nous reconnaitrons des pressentiments prophétiques, des approximations émouvantes de la vérité humaine que nous travaillons à dégager.²⁸¹

« Vérité humaine », à savoir, en ce qui nous concerne, *la concordance morelle d'Emmanuel*

²⁷⁹in *Prologue*.

²⁸⁰in *Antimodernité*, « *Préambule* ».

²⁸¹*Communisme, anarchie et personnalisme*, p.12

Mounier avec Philippe Muray, naturellement.

Et Muray, donc, au sujet de notre pragmatique, d'abord : « [...] mes préoccupations ne sont aucunement philosophiques, elles sont extrêmement concrètes, donc littéraires.²⁸² »

Puis, au sujet de notre Histoire littéraire :

[...] puisque je ne m'occupe pas du temps de l'Histoire proprement dite, mais de ce temps assez particulier où l'Histoire se découvre à travers la littérature comme une sorte de Révélation déconcertante, vivante, ensorcelante, anormale, c'est d'une histoire qui ne va pas de soi, qui s'est faite et continue à se faire à l'insu de toute historisation, que j'ai bien sûr parlé.²⁸³

Pour aller au-delà, disons honnêtement qu'aucun chercheur ne se trouve dupe, au sujet de ses travaux. S'il mène quelque *étude*, cela vient de qu'il y a *du goût* (latin *studeo*). D'où vient qu'il se trouve réciproquement *informé* par sa matière — il y aurait toute une caractérologie, ou une psychanalyse, à faire à son sujet. Nous avons seulement la probité de le reconnaître, et de l'intégrer à notre travail.

Mais enfin, tout aussi bien, nous aurions pu citer Henri Bergson, pour fonder notre démarche. Bergson, qui eut une riche correspondance avec William James (1842-1910), psychologue et philosophe considéré comme un père du « *pragmaticism* » avec le sémiologue et psychologue Charles Pierce (1839-1914). Sans eux, il n'y a ni John Austin ni Dominique Mainguenu, pour se consacrer à la pragmatique linguistique et littéraire²⁸⁴. — Tout comme Mounier et Muray, laissons Bergson défendre notre pragmatique perspectiviste pour une critique morologique, fondés sur le bon sens :

Le bon sens n'est pas plus que le génie une attitude passive de l'esprit² [2. « Cette chose, qui déborde le corps de tous côtés et qui crée des actes en se créant à nouveau elle-même, c'est le « moi », c'est l' « âme », c'est l'esprit [...] » (Bergson, *L'Energie spirituelle*, PUF, collection Quadriga, 2009, p.31)] [...] Le bon sens, lui aussi, exige une activité incessamment en éveil, un ajustement toujours renouvelé à des situations toujours nouvelles. Il ne redoute rien tant que l'idée toute faite, fruit mûr de l'esprit peut-être, mais fruit détaché de l'arbre, bientôt desséché, et ne présentant plus, dans sa rigidité, que le résidu inerte du travail intellectuel. Le bon sens est ce travail même. [...] S'il se rapproche de l'instinct² [2. « Connaissance innée d'une chose », l'instinct achevé est également « une faculté d'utiliser et même de construire des instruments organisés » (*in* Bergson, *L'Evolution créatrice*, *op. cit.*, p.151)] par la rapidité de ses décisions et la spontanéité de sa nature, il s'y oppose profondément par la variété de ses moyens, la souplesse de sa forme et la surveillance jalouse dont il nous entoure, pour nous préserver de l'automatisme intellectuel. S'il ressemble à la science par son souci du réel et son obstination à rester en contact avec les faits, il s'en distingue par le genre de vérité qu'il poursuit ; car il ne vise pas, comme elle, à la vérité universelle, mais à celle de l'heure présente, et ne tient pas tant à avoir raison une fois pour toutes qu'à toujours recommencer d'avoir raison. D'autre part, la science ne néglige aucun fait d'expérience, aucune conséquence du raisonnement : elle calcule la part de toutes les influences et pousse jusqu'au bout la déduction de ses principes. Le bon sens choisit. Il tient certaines influences pour pratiquement négligeables, et s'arrête dans le développement d'un principe, au point précis où une logique trop brutale froisserait la délicatesse du réel. Entre les faits et les raisons qui luttent, se poussent et se pressent, il fait qu'une sélection s'opère. Enfin, c'est plus que de l'instinct et moins que de la science ; il y faudrait plutôt voir un certain pli

282 *Essais*, « *Dans la Nuit du nouveau monde-monstre* », p.1221

283 *Le XIX^{ème} siècle à travers les âges*, p.23

284 Cela signifie à quel point tout cela s'avère intellectuellement lié.

de l'esprit, une certaine pente de l'attention. On pourrait presque dire que le bon sens est l'attention même, orientée dans le sens de la vie¹ [1. Soit le sens de l'action.].²⁸⁵

À ce point l'universitaire s'offusque, en songeant qu'il produit pourtant un travail scientifique ; il ne doit pas oublier sa matière pourtant.

La nôtre s'avère littéraire : elle n'appartient pas même aux sciences humaines, dont la faculté de produire des « vérités universelles » manque de consistance. Quant aux sciences naturelles, bien que la géométrie euclidienne ou la mécanique newtonienne se trouvent toujours valables à leurs niveaux, on sait bien qu'elles réfutent sans cesse le passé, et que la physique quantique dépasse les œuvres réunies d'Euclide et Newton quant à elle. Ce qui signifie, donc, que la science ne s'éloigne pas tant du bon sens et que — Bergson rédigeant ce propos pour une conférence donnée le 30 juillet 1895 — la distinction bergsonienne du bon sens et de la science tient d'un positivisme fin de siècle. Positivisme démantelé par Emmanuel Mounier (critique du bourgeois) et Muray (critique *d'Homo dixneuviemis*)²⁸⁶.

En définitive, ainsi que nous l'annonçons subrepticement au début²⁸⁷, notre critique littéraire peut se voir qualifiée de *transcendantale* *immanente* ou *immanement transcendante*, ainsi que nous trouvons une « focalisation négative » chez nos auteurs²⁸⁸ : cette transcendance qui n'a rien de surnaturel, mais se propose simplement de représenter son objet aux prises avec- et en proie à- son milieu²⁸⁹. Voilà le lieu où nous conduit l'esprit²⁹⁰ de notre méthode pragmatique²⁹¹.

285 *Le Bon sens, ou l'esprit français*, pp.12-14

286 Qu'on le croie ou non, nous ne philosophons pas présentement : nous appliquons encore notre critique morologique.

287 in *Prologue*, « *Virtuosité contre Rentabilité* ».

288 in *Démodernité*, « *Père éternel* ».

289 De façon clairement post-nietzschéenne, aussi.

290 Esprit bergsonien, cela va de soi.

291 in *Prologue*.

Récapitulation critique : non-conformisme et responsabilisation historique

Par-devers toutes nos trouvailles méthodiques et théoriques — émaneraient-elles de nos auteurs, ce qui ne va qu'en affirmant notre ouvrage²⁹² — cette étude fait l'histoire littéraire de deux plumes mécontemporaines, tandis qu'il n'aura pas échappé au lecteur attentif, que nos deux parties proprement critiques se trouvent symétriques dans leur construction ; de plus, une métaphore animale caractérise nos auteurs, à commencer par l'emploi initial du mot « plume »²⁹³. — La première partie, *Antimodernité*, se vit sous-titrée *Mounier, Muray, oiseaux de malheur*, tandis que la deuxième, *Démmodernité*, se vit sous-titrée *Mounier, Muray, archanges héroïques*.

Cela vient de ce qu'*a priori* nos auteurs, avec leur verve mécontemporaine, passent pour antimodernes. Nous disions déjà, dès les biographies synthétiques au début de cet ouvrage, qu'on prend Emmanuel Mounier pour un anarchiste chrétien, quand il a seulement essayé de les gagner au personnalisme — de même qu'il chercha à lui gagner les communistes et les existentialistes — et qu'on prend Philippe Muray pour un néo-conservateur réactionnaire, quand il affirma seulement un dissensus irrémédiable avec son époque. Ainsi les avons-nous passés au peigne fin de l'antimodernité, telle qu'Antoine Compagnon en a dégagé quelques traits.

Nous prîmes conscience que, « oiseaux de malheur », ils tenaient bien des antimodernes l'anthropologie chrétienne et précisément catholique, en ce que la notion de péché originel se révèle nécessaire à leur noirceur (optimisme tragique pour Mounier, pessimisme comique pour Muray) car, premièrement, il s'agit d'ôter aux Hommes toute illusion quant au progressisme — il s'agit du cœur humain, qu'il faut surveiller avant tout, alors éventuellement aura-t-on la grâce d'expérimenter le sublime — et, conséquemment, de rappeler chaque Homme aux affres de sa démarche — autre condition du sublime, qui provient de la terreur avant que de pouvoir époustoufler.

Historiquement pourtant, nos « oiseaux » se montrent d'une intrépidité sans faille, au point qu'Emmanuel Mounier exalte un certain héroïsme, tandis que Philippe Muray raille les pseudo-héroïsmes dans le seul héroïsme encore possible à l'âge où tout le monde et personne ferait preuve d'héroïsme : refuser ce que lui offre la société. Du même coup, Muray continue malgré lui, quarante ans après Mounier, le héros annoncé, déjà incarné par le philosophe. En outre, nous ajouterons que l'Histoire des idées rangea Emmanuel Mounier parmi ce qu'elle appelle « les non-conformistes des années 30 »²⁹⁴, et qu'il ne nous paraît pas impossible de qualifier Philippe Muray de *non-conformiste de l'An 2000* — cela même, bien qu'il critiqua toutes les sortes d'anticonformismes festivist²⁹⁵.

Alors nos auteurs, prônant un message d'inspiration catholique, ont fini par nous apparaître — dans leur logique — ainsi que des archanges héroïques²⁹⁶. En premier lieu, ils s'avèrent moins antimodernes que foncièrement démodés souhaitant défaire cette modernité, de sorte que nous les étiquetâmes *démmodernes*, avant que d'explorer leur démodernité. Or cette démodernité, pour exister, invente une focalisation négative à partir de Dieu le Père — sur la base évidente du catholicisme qui

292Les sournois nous diront « acquis à notre cause » là où, de fait, notre posture se trouve intrinsèquement *métacritique*.

293Ce qu'Albert Thibaudet, intellectuellement lié à Bergson, appelait une critique créatrice.

294in *Les Non-conformistes des années 30, une tentative de renouvellement de la pensée politique française*.

295Cohérent dans sa démarche, il ne réclama aucune subvention, quitte à se voir ignoré de son temps.

296Si nous n'avions pas tenu à notre métaphore, nous les aurions homophoniquement qualifiés de *hérauts*, en ce que Mounier affirme avoir besoin — avant sa « Renaissance » — d'un « nouveau Moyen-Âge ». Reste que ce « nouveau Moyen-Âge » ne colle pas avec le « Nouvel Âge » décrit par Muray. À savoir, donc, que ledit « nouveau Moyen-Âge » n'advint jamais, non plus, en ce que Mounier exalte la catholicité du Moyen-Âge historique, in *L'Affrontement chrétien*.

les faisait passer pour antimodernes. D'où suit qu'Emmanuel Mounier et Philippe Muray dépeignirent les temps modernes en dramatisant, tout ainsi que dans un théâtre — les petits malheurs du bourgeois, la « comédie humaine » de l'ère hyperfestive — dont la trame se trouve entièrement tissée d'irréalités prises pour réelles, qu'une psychologie clinique, caractérologique ou psychanalytique, sert à distancier pour les pourfendre : néo-paganisme, spiritisme ou *New Age* ; sinistrisme, collectivisme diffus, socialisme ou hyperfestivisme ; soucis de pacotille, sérieux farcesque, dépersonnalisation, indifférenciation, enfantillages, cyberenfants, infantilisation, infantilismes, déesses-mères, principe de précaution, hygiénisme, sécuritarisme, conformation, moralisation, féminisme de convention, masses, bourgeois, Homo festivus, légalisme, judiciarisme, égrégories, vautreries publiques, *ad lib*. Enfin, donc, à travers des façons baroques, nos auteurs cherchent des portes de sortie, qu'ils trouvent par l'écartement des problèmes revenants parce qu'on n'en cerne pas les causes (notion de retour), et par la mise en place des conditions de possibilité d'une revanche sur la modernité, historique et adulte : l'avènement d'une rémodernité — à venir, à l'avenir, à faire advenir — par la résurrection de la Renaissance à travers la destitution de toutes les citadelles de la bien-pensance subventionnée — bourgeoise ou festiviste. Cela vient de ce que Mounier désire explicitement « refaire la Renaissance » tandis que Muray, lui, se pose explicitement « après l'Histoire » : leur *responsabilisation historique* propre^{297,298}.

297 Responsabilisation historique qui, en passant, se montre parfaitement nietzschéenne. Voilà encore pourquoi nos auteurs purent se voir qualifiés de *nihilistes actifs*.

298 Voir aussi *Humain, trop humain*, §§144, 178 et 179

L'Avènement de la rémodernité : un paramondialisme sensé

Altermondialisme ? — Emmanuel Mounier n'eut pas rejeté le terme car, de toutes façons, il faisait feu de toute tendance pour les dépasser dans son personnalisme ; assurément l'aurait-il surmonté. Quant à Philippe Muray il s'exprima à ce sujet, le terme d'*altermondialisme* lui faisait horreur²⁹⁹. Reste qu'à ce point, nous demeurerons fidèle à leur esprit³⁰⁰ au-delà des mots³⁰¹ — de même que nous les avons déjà qualifiés de *baroques*, de *non-conformistes* et d'*historiquement responsables*. Alors voyons.

Il faut dire *mondialistes* tous ceux qui se résolvent à- voire aiment- la modernité telle qu'elle va vers son futur totalitaire³⁰², et néo-totalitaire³⁰³. Les « altermondialistes » correspondraient pour Mounier, à ce qu'on appelle désormais des « bourgeois-bohèmes³⁰⁴ », et pour Muray des « mondialisateurs du festivisme ». Mais nous ne philosophons pas : nous allons formuler la possibilité logique en Histoire littéraire, qu'Emmanuel Mounier et Philippe Muray puissent porter un courant « altermondialiste » particulier.

L'altermondialisme politique, pour sa part — en digne héritier du bourgeois mouniériste, ainsi que représentant de ce murayien d'*Homo festivus*, — désinvestit foncièrement le monde au profit d'alternatives fantasmagiques — en quoi il s'avère *sinistrisme*, et *New Age*. L'« altermondialisme littéraire », quant à lui, politiquement désengagé, investit morellement l'incarnation existentielle, donc pragmatiquement.

Ce désengagement politique correspond en fait à un engagement d'inspiration catholique car, dit la lettre à Diognète que nous citons déjà³⁰⁵ : « [Les chrétiens] habitent leurs cités comme étrangers, ils prennent part à tout comme citoyens, ils souffrent tout comme voyageurs. Pour eux, toute région étrangère est une patrie, et toute patrie ici-bas est une région étrangère. » — Cela dit, ce désengagement ne se révèle pas fidèlement catholique, ainsi que le signale Emmanuel Mounier — il y a un personnalisme agnostique³⁰⁶ — et Philippe Muray de même — il récuse jusqu'à l'Église contemporanément festivée³⁰⁷.

Alors, nous laisserons un avant-dernier néologisme à la réflexion historique : puisque ladite posture « altermondialiste littéraire » se révèle d'inspiration catholique, sans nécessairement avoir besoin d'adhérer au catholicisme, probablement pourrions-nous la dire, en post-nietzschéens : *surcatholique*. Pour le moment, même si la modernité ne se trouve de loin pas surcatholique, on distingue des possibilités de rémodernité en ce que des magazines tels qu'*Esprit* ou *Causeur* poursuivent — avec plus ou moins de gloire — l'œuvre de leurs initiateurs, et que nos autres médias semblent témoigner — par touches impressionnistes — de prises de conscience quant à notre conformisme et notre irresponsabilité historique³⁰⁸. Ayant dit cela, nous nous positionnâmes en mouniéristes-murayiens, « altermondialistes littéraires », que nous ferions mieux de nommer

299in *Festivus festivus*, « *Les Damnés de l'alter* ».

300Pour rappel, esprit bergsonien.

301Ils allaient au-delà, aussi.

302Crainte de Mounier.

303Crainte de Muray.

304Ce qui mériterait une étude philosophique et sociologique pour se voir soutenu correctement.

305in *Démodernité*, « *Dramatisme* ».

306in *Le Personnalisme*, « *Préface* ».

307in *Démodernité*, « *Pro-Renaissance, Non-Retour et Résurrection* ».

308Rien à voir, ni avec l'affectation des responsables politiques, ni avec l'enthousiasme militant des individus.

*paramondialistes*³⁰⁹.

Le paramondialiste n'a rien d'antimondialiste : il ne s'oppose pas. Il n'a rien d'altermondialiste : il ne fantasme pas d'alternatives. Mais il se tient coprésent au monde, l'accompagnant à sa manière, pour le révéler.

Le parti-pris paramondialiste — rien qu'à cause de sa distanciation — se trouve bien pragmatique perspectiviste dans la démarche, car critique immanemment transcendant ou transcendantale ment immanent. Il cherche à faire preuve de bon sens³¹⁰, afin de produire un savoir quasi-systématique sur le monde. *Quasi-systématique* uniquement, car il rejette à la fois le technicisme scientifique — illusoire — et l'irréalisme artistique — dérisoire.

Bref, il se trouve bizarre, ou baroque, voire profondément humaniste façon Renaissance — pour ne pas dire, rétrospectivement, que la Renaissance se montra elle-même, concrètement, *paramondialiste*.

De fait, toute l'œuvre de Mounier se résume à un appel à se mettre en face — affronter — le monde, tandis que l'œuvre de Muray affirme que la réelle littérature — non le flot moderne, dérisoire — s'écrit encontre le monde.

De sorte que le paramondialisme correspond tout bonnement à l'attitude la plus pragmatique, la plus concrète et la plus de bon sens qui existe : celle de la personne réellement adulte, se sentant historiquement responsable, à savoir faillible et, en conséquence, appelée à se défendre contre les torsions, rétorsions et autres distorsions.

309Du grec *παρά*, « à côté de » et de l'actuel *mondialisme*, « ouverture commerciale, migratoire et touristique au monde ».

310Bon sens bergsonien, dans les termes.

Sources

[anonyme], *Lettre à Diognète*, trad. P. Godet, sur <http://jesusmarie.free.fr/diognete.html>, [pas de date de mise à jour], au 29/07/2013

ARENDT, Hannah, *Condition de l'Homme moderne*, Presse-Pocket, 1994

AUSTIN, John, *Quand dire, c'est faire*, Seuil, 1991

BAUDRILLARD, Jean, *De la Séduction*, Éditions Galilée, 1979

- *La Société de consommation*, Gallimard, Collection Folio Essais, 2012

BERGSON, Henri, *Le Bon Sens, ou l'esprit français*, Mille et une nuits, 2012

BUTOR, Michel, *Essais sur les modernes*, Gallimard, Collection Tel, 1992

CAUSEUR (magazine), <http://www.causeur.fr>, 2007-2013

- *Murray revient, et il n'est pas content*, n°27, septembre 2010

- *A-t-on le droit de critiquer l'Islam ?*, n°52, octobre 2012

CÉLINE, Louis-Ferdinand, *Voyage au bout de la nuit*, Gallimard, 2006

COMPAGNON, Antoine, *Le Démon de la théorie*, Seuil, Essais, 2001

- *Les Antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Gallimard, NRF, 2005

DELEUZE, Gilles, *Logique du sens*, Éditions de Minuit, 1969

DE VITRY, Alexandre, *L'Invention de Philippe Muray*, Carnets Nord, Essais, 2011

DUFIEF-SANCHEZ, Véronique (textes rassemblés par), *Les Écrivains face au savoir*, EUD, 2002

ÉRASME, *Éloge de la folie*, Actes Sud, 2001

ESPRIT (revue), <http://www.esprit.presse.fr/>, 1932-2013

FREUD, Sigmund, *Cinq leçons sur la psychanalyse, suivi de Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*, Payot & Rivages, 2010

GOLDZINK, Jean, *Essai d'anatomo-pathologie de la critique littéraire*, José Corti, Les Essais, 2009

HABERMAS, Jürgen, *Le Discours philosophique de la modernité*, Gallimard, 1988

JEANNERET, Michel, *Perpetuum mobile, métamorphose des corps et des œuvres de Vinci à Montaigne*, Macula, Collection Argo, 1997

LOUBET DEL BAYLE, Jean-Louis, *Les Non-conformistes des années 30, une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, Seuil, 2001

MAINGUENAU, Dominique, *Le Contexte de l'œuvre littéraire*, Dunod, 1993

- *Pragmatique pour le discours littéraire*, Dunod, 1997

MOESCHLER, Jacques & REBOUL, Anne, *La Pragmatique aujourd'hui, une nouvelle science de la communication*, Seuil, coll. Points Essais, 1998

MOUNIER, Emmanuel, *Refaire la Renaissance*, Seuil, Essais, 1961

- *Introduction aux existentialismes*, Gallimard, Collection Idées, 1971

- *Communisme, anarchie et personnalisme*, Seuil, Collection Politique, 1966
- *L'Affrontement chrétien*, Parole et Silence, 2006
- *Malraux Camus Sartre Bernanos, l'espoir des désespérés*, Seuil, 1953
- *Le Personnalisme*, PUF, 2010
- MURAY, Philippe, *Céline*, Gallimard, Collection Tel, 1981
- *Le XIX^{ème} siècle à travers les âges*, Gallimard, Collection Tel, 1984
- *Minimum Respect*, Les Belles Lettres, 2001
- *Festivus festivus, conversations avec Élisabeth Lévy*, Arthème Fayard, Champs Essais, 2005
- *Essais*, Les Belles Lettres, 2010
- NIETZSCHE, Friedrich, *Le Gai savoir*, Flammarion, 1997
- *Ainsi parlait Zarathoustra*, Flammarion, 2006
- *Par-delà bien et mal*, L'Harmattan, 2006
- *L'Antéchrist*, Gallimard, 1974
- PETIT, Jean-François, *Petite Vie d'Emmanuel Mounier*, Desclée de Brouwer, 2008
- PICON, Gaëtan, *L'Écrivain et son ombre, introduction à une esthétique de la littérature I*, Gallimard, Collection Tel, 1960
- PIÉRON, Henri, *Vocabulaire de la psychologie*, PUF, 1951
- SARFATI, Georges-Elia, *Précis de pragmatique*, Armand Colin, Collection 128, 2005
- THIBAUDET, Albert, *Physiologie de la critique*, Librairie Nizet, 1962
- TODOROV, Tzvetan, *Critique de la critique*, Seuil, 1984
- VAILLANT, Alain, *L'Histoire littéraire*, Armand Colin, Collection U — Lettres, 2010